

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance: Un an, \$3. États-Unis, \$3.50. Tout semestre commencé se paie en entier. On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. IX.

No. 36.

Prix du numéro, 7 centims. — Annonces, la ligne, 10 centims.

Toute communication doit être affranchie.

Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 5 SEPTEMBRE 1878

AVIS IMPORTANTS

L'Opinion Publique est publiée par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS, à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, ou dans le cours des trois premiers mois, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de six mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-E. BURLAND, Gérant, ou: "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les contributions et correspondances littéraires: "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

SOMMAIRE

Lettres de l'Exposition, par A. Achintre. — Avis important. — Les entorses à la granouaie. — Pékin et l'intérieur de la Chine. — Ghoses et autres. — Les chants bretons. — Poésie: La moisson, par Jules Breton. — Le dernier duel, par Albert Marie. — Faits divers. — Nos gravures: La visite du gouverneur-général. — Les régattes du Grand-Trouc: Chypre. — Fumagouste. — Les échecs. — Le jeu de dames. — Prix du marché de détail de Montréal.

GRAVURES: Réception du gouverneur-général à Sherbrooke; L'île de Chypre; Vues diverses, d'après l'album de M. Amélie. — Damour—Types et mouurs, d'après les croquis de M. d'Orret. — Les regattes du Grand-Trouc, vis-à-vis l'île des Soeurs.

LETTRES DE L'EXPOSITION

PARIS, le 13 août 1878.

Paris est véritablement une ville singulière, incomparable! Tous les extrêmes s'y touchent, tous les contraires s'y heurtent, tous les contrastes y abondent et se font mutuellement valoir.

Des souverains dépossédés de leurs trônes y conduisent des cochers privés de leurs sièges; des princes et des ducs y croisent des chiffonniers; le spéculateur heureux occupe le trottoir, et le savant modeste rase les maisons. Tandis qu'un escroc force une caisse dans un logis, un pauvre diable sauve du feu le mobilier d'une veuve. Au rez-de-chaussée, dans sa loge, transformée en salon, le concierge a des potiches, des fleurs et un piano, pendant qu'aux mansardes un poète manque de pain et de feu. Sur les boulevards vous rencontrez, tant les types abondent, toutes les physionomies connues de votre propre pays; les Chinois, les Japonais s'y mêlent aux Grecs et aux Arabes, les costumes les plus exotiques aux toilettes les plus parisiennes. L'inconnu qui vous aborde et vous demande poliment du feu, sera quelque amiral en congé; ce vieillard laid, gros et courtaud, qui hèle un fiacre, est le garde des sceaux, le chef du cabinet

actuel, M. Dufaure; et cet homme, à figure paisible, qui repousse le roquet d'une douairière, est simplement Bidel, le dompneur de lions.

Ainsi la semaine dernière, pendant que le chapeau du petit caporal, cette coiffure légendaire dont le soleil d'Austerlitz a jauni le feutre, trouvait à peine preneur à trente-cinq piastres aux enchères publiques de l'hôtel des Ventes, la souscription en faveur de l'œuvre de l'abbé Roussel s'élevait, en cinq jours, à la somme de \$89,000.

Qu'est-ce que l'œuvre de l'abbé Roussel? me direz-vous. Eh bien, c'est un orphelinat, situé à Auteuil, et que le digne prêtre, ancien aumônier des prisons, a fondé pour y recueillir les enfants malheureux ou abandonnés, qu'il transforme en robustes et sages ouvriers.

L'abbé Roussel, dont la situation pécuniaire ne correspondait pas à son amour pour le bien, s'est vu dans la triste nécessité de renvoyer quarante de ses petits pensionnaires.

Aussitôt sa détresse connue, l'appel d'un journal, le *Figaro*, a suffi pour obtenir la somme que je vous ai mentionnée, somme plus que suffisante pour reprendre les petits orphelins et dont le surplus servira à en secourir d'autres.

Vous voyez que si Paris s'amuse, il sait être sérieux; et si les plaisirs et les fêtes l'attirent, les apôtres et les œuvres de la charité, tels que l'abbé Roussel et l'orphelinat d'Auteuil, ne le touchent pas moins. Mauvaise tête et bon cœur.

En fait de charité, l'administration suit le précepte évangélique un peu trop à la lettre. La main droite ignore complètement ce qu'a donné la main gauche. Que le saint commandement guide les individus, rien de mieux; mais une administration est tenue à d'autres devoirs.

Figurez-vous que, depuis vingt ans, l'on n'enregistre plus les dons faits aux hospices et aux bureaux de bienfaisance. Plus fort encore, depuis trois ans, on n'en tient aucun compte.

Le ministre de l'intérieur adressera sous peu aux préfets une circulaire pour les inviter à tenir des registres à cet effet. La mesure ne manque pas d'importance, si l'on songe que le relevé établi au ministère des sommes provenant des dons et legs faits aux hospices et bureaux de bienfaisance depuis l'année 1800, s'élève à 275 millions de francs.

Dans ce même ordre d'établissements de charité, le mois dernier a vu la création à Paris d'un *Work-house*, une maison d'hospitalité de nuit, la première du genre. Ce sont les membres de l'œuvre de l'hospitalité, MM. le baron de Liviers, le comte des Cars, le marquis de Plœuc, etc., etc., qui ont fondé cet asile. Le but de cette association est d'offrir un asile gratuit et temporaire pour la nuit aux hommes dépourvus de logement, sans distinction d'âge, de nationalité ou de religion, à la condition d'observer, sous peine d'exclusion, les règlements intérieurs.

Depuis l'ouverture, cinq cents soixante individus sont venus frapper à la porte de l'asile.

Triste spectacle! On compte parmi les pensionnaires, un avocat, deux médecins, un comte et un marquis! Le comte s'est placé comme cuisinier, un bachelier ès-science est devenu balayeur au service de la ville; quant au marquis, on l'a ré-

concilié avec sa famille. En vous disant au début que Paris est une ville étrange et singulière, avais-je tort? Dans un autre genre, que de naïveté, de badauderie chez ses habitants!

Savez-vous ce qui occupe la population parisienne aujourd'hui? Ce ne sont ni les onze ou douze voyages aériens que le ballon Giffard exécute dans la journée avec une moyenne de 400 à 470 voyageurs, produisant, spectateurs compris, une recette quotidienne de £500 à £600; ni la présence à Paris du roi Dom Fernando de Portugal, ni celle du grand-duc Constantin Nicolaïewitch; vous ne le devineriez jamais, c'est l'arrivée du phoque de l'aquarium! On l'a tant annoncé, décrit, ce pacifique cétacé; et puis l'aquarium a une mine si piteuse, qu'on demande le phoque! Chaque jour on annonce l'arrivée de cet amphibie tant désiré, et c'est à chaque fois une nouvelle déconvenue. Il faut avouer aussi que c'est l'époque des vacances, et que la plupart des mamans et des papas se sont engagés envers leur progéniture à lui montrer le phoque. Si tu es sage, dit l'une; si tu apprends bien ta leçon, répète l'autre, je te mènerai voir le phoque! Et bébés et collégiens de se tenir tranquilles et de travailler pour obtenir la récompense promise. Seulement, le phoque n'arrive pas! Vous concevez le désappointement. Les bambins s'imaginent qu'on les trompe à dessein, et les parents se figurent que les préposés de l'aquarium ont mangé l'animal. Pour peu que la situation se prolonge, les recettes de l'Exposition s'en ressentiront. Quel peuple et quelle ville, n'est-ce pas!

L'on comprend maintenant le succès qu'Alcibiade obtint chez le peuple le plus spirituel de l'antiquité en coupant la queue à son chien.

Le difficile, au Canada, ce n'est pas de se procurer des phoques, mais de les conserver. Il me souvient d'en avoir vu périr plusieurs dans le bassin de la place Victoria. Ici, c'est le contraire; lorsqu'on peut en avoir, ils vivent; quelques-uns mêmes parlent, disent "papa," "maman," et se livrent à mille gentilleses.

Notre aquarium n'est pas un succès, tant s'en faut. On y aperçoit quelques rares poissons qui semblent tout honteux de se montrer. En revanche, les bancs d'huîtres, de toutes formes, de toutes couleurs, abondent. On peut faire là un cours complet d'ostreiculture. Un reporter de mes amis a même donné à ses soixante études de l'Exposition ostreicole une conclusion pratique. Chaque matin, il choisit un ou deux bancs, et, sous prétexte d'informations, avale avant déjeuner une douzaine du précieux mollusque. Cela durera tant que ça pourra, me dit-il, l'autre jour; en attendant, j'encourage ces braves gens.

La grève des cochers, dont je vous ai fait, à titre de curiosité, tenir le manifeste, continue toujours. Deux grandes réunions, autorisées par le préfet de police, ont eu lieu au cirque Fernando, mais la compagnie a refusé d'admettre les conclusions adoptées par l'assemblée des automédon.

Ces derniers, comme vous l'avez lu, arguaient de l'insuffisance de la nourriture des chevaux, ainsi que de la mauvaise qualité de la litière. Voici la réponse de la compagnie à ces accusations:

Nourriture des chevaux.

JOUR DE TRAVAIL.		JOUR DE REPOS.	
Foin.....	1 k. 250	Foin.....	2 k. 500
Paille.....	1 k.	Paille.....	2 k. 500
Avoine.....	6 k.	Avoine.....	2 k.
Féveroles..	1 k. 500	Féveroles..	1 k. 500
		Mais.....	4 k.
Total....	9 k. 750	Tourteaux..	0 k. 500
		Son.....	0 k. 200
		Total....	12 k. 200

Ce qui représente une valeur nutritive de 36 à 38 livres d'avoine.

Quant à la litière en sciure de bois, on l'emploie, dit-on, dans l'Europe entière. Je vous tiendrai au courant de la fin de ce débat. En attendant, des voitures aux formes préhistoriques circulent dans Paris. Ce sont des particuliers qui ont demandé l'autorisation de faire le service public. De son côté, la compagnie a adressé un appel à tous les individus capables de conduire, leur annonçant qu'une fois engagés, elle leur délivrerait des papiers de cocher. Cette mesure a amené un nombre assez considérable d'apprentis conducteurs que l'on reconnaît, il faut leur rendre justice, à autant de maladresse que de bonne volonté d'ailleurs. C'est le cas de dire, aujourd'hui, que Paris est pavé de bonnes intentions.

Pour peu que vous soyez curieux de connaître, au sujet de cette crise, les moyens de locomotion qu'offre la capitale, en voici la statistique: Le chiffre des voitures numérotées de la compagnie s'élève à 11,000, sur lesquelles 8,500 en service et 2,500 de réserve. La compagnie des Omnibus compte en service quotidien 995 voitures, dont 288 tramways, 659 omnibus et 8 voitures de banlieue. Le réseau des tramways nord emploie en outre 87 voitures, celui des tramways sud, 131. Enfin, on a distribué jusqu'à ce jour 270 numéros de tapisseries de diverses contenances. Il faut mentionner en outre une flotte de 52 bateaux-à-vapeur omnibus, contenant chacun 300 places en moyenne.

Puisque nous en sommes au chapitre de la locomotion, je vous annoncerai le succès des expériences faites à Marly-le-Roi, d'une locomotive sans foyer, locomotive construite pour l'usage de tramways sur route ordinaire. Le ministre des travaux publics a l'intention de développer ce système de chemins dans toute la France, et de les raccorder aux lignes de chemins de fer. Chaque particulier pourrait avoir ainsi son petit train. Les expériences ont été concluantes, tout a fort bien marché. Par ces machines sans foyer, on évite tout danger d'incendie des récoltes, des toits de chaume ou de bardeaux, des paillasons et des objets inflammables très-répandus dans les campagnes; les risques d'explosions de chaudières n'existent plus; les chevaux ne sont plus incommodés par la fumée, ni brûlés par les flammèches, les escarbilles; en un mot, toutes les conditions de sécurité, de salubrité et de propreté sont réunies dans cette machine.

Il faut vous dire que les populations des localités environnantes avaient réclamé contre l'usage des anciennes machines à route, et que depuis le fonctionnement de celles-ci, elles se déclarent satisfaites. Pour que les habitants se déclarent contents, il faut que les sujets ne manquent pas.

La machine envoyée à Port-Marly est partie avec une pression de 14 atmos-

phères : elle est arrivée à Rueil à 7 atmosphères ; elle était de retour à son point de départ à 3 atmosphères. Elle avait remorqué 4 voitures, dont 3 à voyageurs et une à bagage, sur une distance de 4 lieues, marchant avec une vitesse de 5 à 25 milles à l'heure. Les courbes de 90 pieds de rayon, les pentes, les rampes, tout cela était franchi comme le reste de la route. Les arrêts sont prompts, sans secousse, et les démarrages se font sans choes et rapidement.

Sur une longueur de 2 milles, le train a gravi, par des pentes assez fortes, une montée de 231 pieds, à une vitesse de 5 lieues à l'heure.

Si je m'étends quelque peu sur ce sujet, c'est que je le crois important pour votre pays. Il y a quelque innovation à tenter avec ce système nouveau aux environs si fréquentés de Montréal. Pendant l'été, l'hôtel de Belœil, celui que l'on se propose de construire sur cette magnifique montagne de Saint-Bruno, pourraient trouver là des moyens de transport économique, confortable et rapide. Lachine, le Bout-de-l'Île, etc., etc., deviendraient alors les faubourgs de Montréal. Quoi qu'il en soit, la maison Caill, constructeurs de ces machines, ne peut suffire aux demandes qu'on lui adresse.

Au moment où j'achève ces lignes, voici sur le même sujet une nouvelle que je trouve dans le *Journal de Genève* :

M. l'ingénieur Schmidt, de Zurich, a construit une locomotive routière avec laquelle il se rend à Paris en suivant la voie ordinaire, et en conduisant son invention. Il est arrivé samedi soir à Bâle à huit heures et demie, depuis Zurich, y compris les divers temps d'arrêt nécessités par les difficultés dont les plus grandes sont maintenant franchies.

Cette machine, avec son approvisionnement d'eau et de charbon et les deux personnes qui la conduisent, pèse 128 quintaux, et le fourgon à bagages qu'elle traîne en pèse environ 100. Ce n'est pas seulement une remorqueuse, elle est encore organisée pour servir, à l'occasion, de pompe à vapeur, aspirant l'eau à une distance de 20 pieds et la lançant à une hauteur ou à une distance de 180 pieds, et cela, à raison de 2,000 litres à la minute. La locomotive représente une force de 25 chevaux-vapeur.

Après s'être reposé à Bâle, le dimanche, M. Schmidt en est reparti lundi matin pour Belfort, au milieu d'un grand concours de curieux accourus pour voir cette nouveauté.

Ceci me remet en mémoire une aventure quasi mystérieuse. Lors d'une des dernières années de mon séjour à Montréal, je me rappelle avoir vu passer certaine locomotive routière, remorquant deux ou trois wagons. C'était une machine à foyer, à roues de caoutchouc, autant qu'il m'en souvient. Un essai du train eut lieu sur la route de Lachine, essai infructueux sans doute, car jamais onques l'on ne revit ni locomotive ni wagons.

Les audacieux promoteurs de cette entreprise étaient deux de vos principaux citoyens, aujourd'hui défunts, alors directeurs de plusieurs compagnies importantes. Ayant constaté un échec, ces messieurs, connaissant le cœur humain, et sachant que la malignité publique aime à rire volontiers de l'insuccès d'autrui, ne voulurent point prêter le flanc aux critiques, et les machines disparurent. On ne les vit qu'une seule fois ; et encore y eut-il peu de personnes qui jouirent de ce spectacle.

Que sont-elles devenues ! On ne l'a jamais su. Mais, en cherchant bien, on finirait peut-être par les découvrir au fond d'une cour, remisées sous quelque hangar.

L'échec de cette tentative ne doit pas décourager les gens entreprenants. A preuve la réussite de l'expérience de Rueil, faite sous les yeux du ministre et d'ingénieurs des travaux publics.

Comme il me manque certains renseignements et des chiffres comparatifs sans lesquels il serait difficile d'apprécier les produits des diverses industries du Canada, permettez-moi de renvoyer à une prochaine lettre le compte-rendu de votre exposition indigène.

Pour cette fois-ci, je vais vous mettre en Perse. Qu'Allah me le pardonne !

L'Exposition de ce pays des rêves, des paradis de roses (1) et des Mille et une

Nuits, cause un désenchantement cruel. Sauf le pavillon de cette contrée, au Trocadéro, il n'y a rien, c'est le néant. Au Champ-de-Mars, la Perse a sa façade à côté de celles de Tunis et du Maroc ; à elles trois, elles forment comme une construction unique qu'on dirait à plusieurs façades, tant ces nations sont serrées les unes contre les autres.

Chose étrange, la Perse ne compte qu'un seul exposant, c'est le shah. Cela révèle le pays, n'est-ce pas ? Qu'y voit-on dans cette exposition ? Quelques mosaïques, des objets de laque, quelques meubles ornements et des bois sculptés. Parmi ces derniers, des cadres, des coffrets, des guéridons, d'un travail plus ingénieux qu'artistique, et que le baron de Rothschild a achetés. Aucun échantillon ne représente la faïence et la porcelaine d'un pays qui tient cependant une bonne place dans l'histoire de la céramique.

Les objets les plus remarquables sont quelques narghiles, comme qu'il dirait le ratelier des pipes de sa Hauteuse ; des vases en cuivre découpé à jour, sur lesquels des oiseaux à tête de femme, quadrupèdes à visage humain, personnages ayant le corps d'un dragon, donnent une idée de l'art du pays des anciens mages.

La seule chose originale, c'est le pavillon persan élevé au Trocadéro. C'est un modèle des habitations princières de la Perse. L'extérieur, des plus simples, montre un édifice carré à deux étages qu'entoure au premier une sorte de veranda. Les fonds sont peints en vert et légèrement brodés d'or. Au rez-de-chaussée un portique formé par un péristyle à colonnes, suivi d'une pièce servant de vestibule et qui conduit à la chambre au bassin. C'est une espèce de salon, aux murs ornés de peintures et de revêtement en papier, imitant les faïences colorées qui devaient s'y trouver, mais brisées, hélas ! durant le voyage. Plusieurs jets d'eau au milieu de la pièce y entretiennent jour et nuit une continuelle fraîcheur.

Un étroit escalier conduit au premier étage, où se trouve la partie la plus curieuse de cette exposition, le grand salon des glaces. C'est une pièce dont le plafond et les murs sont recouverts de morceaux de glaces taillés en pointes et qui répercutent la lumière comme les facettes d'un diamant. Fenêtres, cheminées, tout est cristal, et cette décoration a exigé, m'affirme-t-on, je ne les ai pas comptés, plus de deux millions de morceaux de glace. C'est fort original, d'un luxe oriental ; mais, ainsi que le disait un visiteur : avec toutes ces glaces, il ne serait même pas possible de s'y faire la barbe.

Les portes de l'appartement sont en bois sculpté, et les meubles, divans, guéridons, sont recouverts de riches broderies en soie, brodées de perles fines. Les tapis, les rideaux, d'une grande beauté et de tons magnifiques, accusent seuls la supériorité du pays en ce genre d'industrie.

Monaco, la petite principauté, dont le susceptible cerbère a voulu me pourfendre, a aussi élevé un pavillon à ses produits. La construction est fort coquette, et son exposition tiendrait dans une chambre à coucher. On y voit des bois d'orange, de citronnier et d'olivier, placés contre les murs, et une multitude de flacons et de fioles, renfermant les parfums et les essences que l'on fabrique d'ailleurs tout aussi bien à Grasse et à Antibes. Ce qu'on ne s'attendait pas à voir, par exemple, dans l'exposition de ce pays de la roulette et du trente et quarante, c'est, je vous le donne en mille..... le plan en relief d'un collège ecclésiastique ! Ah ! si l'on avait exposé un vrai jeu de roulette, qui aurait fonctionné seulement quatre heures par jour, l'exposition des diamants de la couronne n'aurait pu, je l'affirme, lutter de vogue avec cette simple boule ricochant dans les encastements de son cercle magique.

Au Trocadéro, toujours conférences, congrès, et en avant la musique !

Les étudiants suédois, dont je vous ai parlé déjà, ont été redemandés par le public, et ces artistes, ils le sont véritablement, se sont exécutés de bonne grâce, entonnant de nouveau leur fameux hymne

A la patrie, devant un auditoire de cinq mille personnes. Tous ces exécutants savent les morceaux de leur répertoire par cœur, et c'est sans aucun rouleau de musique à la main, les yeux fixés sur leur chef, M. Hedenblad, étudiant comme eux, qu'ils chantent leurs airs.

L'inauguration du grand orgue a aussi attiré une foule énorme.

Cet admirable instrument se compose de soixante-six jeux, distribués sur quatre claviers à mains et un clavier à pédales : il possède en outre vingt et une pédales de combinaison et comprend plus de quatre mille tuyaux, dont les plus grands ont trente-deux pieds de hauteur. M. Guilman a su tirer parti de l'instrument : car le programme qu'il avait composé renfermait les œuvres des caractères les plus divers.

Cet orgue splendide sort de la maison Cavaillé-Coll, le célèbre facteur. C'est en Espagne, paraît-il, que le grand père et le père du Cavaillé actuel acquirent leur réputation. On raconte que celui-ci arriva d'une ville du midi à Paris, à l'époque où l'on mettait au concours les grandes orgues de Saint-Denis. Bien qu'il n'eût que deux jours pour soumettre son plan à la commission, il le fit, et fut choisi à l'unanimité. La réputation de cet orgue est européenne.

Les orgues des églises de la Madeleine, Notre-Dame de Lorette, Sainte-Genève, Saint-Vincent de Paul, sont l'œuvre de ce facteur justement réputé.

Le sixième concert officiel de musique française a aussi eu lieu dans la même semaine. Innovation heureuse, le concert comprenait, et comprendra à l'avenir, des œuvres vocales et des œuvres instrumentales, au lieu d'être consacré alternativement à l'un des deux genres. On a exécuté deux fragments de la messe de M. Ambroise Thomas. Le *Credo*, l'*Incrantus*, le *Louange*—ce dernier surtout, avec les voix, l'orchestre et l'orgue, a produit un effet grandiose.

Des artistes italiens, joueurs de mandolines, de mandores et de guitares, quittent Rome en ce moment et s'acheminent vers Paris, pour s'y faire entendre. La troupe se compose de neuf personnes, comprenant les deux premiers mandolinistes d'Italie, MM. Bertucci et le professeur Carrara.

On assure que ce Bertucci, qui a une grande vogue parmi l'aristocratie romaine, était à cinq ans un petit prodige. C'est le professeur des Borghèse et l'instrumentiste favori de la princesse Marguerite.

Du Trocadéro, gagnons l'Esplanade des Invalides où l'on prépare les logements, écuries, boxes nécessaires à l'Exposition internationale hippique, qui se tiendra du 1er au 10 septembre prochain. Il y a déjà onze cent cinquante engagements de contractés ; on compte sur un millier de chevaux.

L'Angleterre, la Belgique, la Hongrie, le Danemark, l'Italie, la Hollande et la Russie y seront représentés.

L'Angleterre enverra 70 chevaux de toutes races ; la Belgique, 100 chevaux de trait ; la Hollande produira des spécimens de ses anciens trotteurs ; la Russie envoie 70 chevaux choisis parmi les arabes de pur sang, et les fameux trotteurs du prince Orloff ; l'Autriche-Hongrie, qui possède de si admirables haras, a choisi quelques-uns de ses plus beaux types dans ses établissements, et présentera une collection qui réjouira fort les amateurs. Quant à la France, la variété de ses races, leur beauté, lui réservent quelque succès, pensons-nous.

Maintenant, si nous continuons notre route, nous arrivons au Palais de l'Industrie, dans une des salles duquel se donne le fameux tournoi d'échecs. Voici le résultat des deux premières parties : 1er MM. Zukertort, Allemand ; 2e Winawer, Russe ; 3e Blackburne, Anglais ; 4e Mackenzie, Américain ; 5e Bird, Anglais ; 6e Anderssen, Allemand ; 7e Englisch, Autrichien ; 8e Rosenthal, Français ; 9e Clerc, Français ; 10e Mason, Américain ; 11e Gifford, Anglais ; 12e Pitschel, Allemand.

Ces messieurs sont manche à manche, "cheval à cheval," comme vous dites ;

reste à jouer la belle, dont je vous donnerai le résultat aussitôt qu'il sera connu.

Parmi les nouveaux décorés que contient la liste officielle, figure une *chercallière* de la Légion d'honneur : Mlle Juliette Dodu. Cette jeune fille, étant, en 1870, directrice du télégraphe à Gien, se comporta avec un tel courage, en interceptant les dépêches de l'ennemi, que les Prussiens, mis au courant de sa conduite, la condamnèrent à mort. L'armistice la sauva. Le gouvernement de la défense nationale lui décerna la médaille militaire, et, plus tard, la Société d'encouragement au bien, une médaille d'or. Il y a quelques jours, la jeune héroïne recevait enfin la récompense due à son courage.

Cette nouvelle croix d'honneur porte à huit le nombre des femmes appartenant à cet ordre : car elles n'étaient plus que sept depuis la mort de la *Sœur Rosalie*. Voici les noms de cette phalange féminine :

10. Mme Abicot, femme du maire de la commune d'Olson (Cher), décoré en 1862, pour avoir défendu la mairie contre plusieurs hommes armés ;

20. Mlle Dusoulliet, en religion *sœur Sainte-Hélène*, supérieure de l'asile de Jouarre (Seine-et-Marne) ;

30. Mlle Chagny, en religion *sœur Barbe*, supérieure de l'hôpital de la Grave, à Toulouse ;

40. Mme Massin, en religion *sœur Jeanne-Claire*, supérieure des Filles de la Charité, à Compiègne ;

50. Mlle Rosalie, dite *Rosa Bonheur*, peintre, décorée en 1865 ;

60. *Sœur Perrin*, à Toulouse, en récompense de son dévouement pour les inondés (1875) ;

70. Mme Lefebvre, en religion *sœur Onésime*, supérieure des *sœurs de Saint-Joseph de Cluny*, à la Martinique (1875).

Mlle Dodu assistait l'autre soir à la réception donnée par le général Vinoy, à la Chancellerie de la Légion d'honneur.

La reine Isabelle, qui se trouve maintenant au Havre, près de sa mère mourante, l'ex-reine Christine, vient de recevoir le magnifique crucifix que Pie IX lui a légué dans son testament.

Passons maintenant aux récompenses posthumes.

Dimanche prochain, 18 août, la ville de Macon inaugurerà, dans une série de fêtes de trois jours, la statue de Lamartine. Penser qu'on a élevé tant de statuettes depuis quelques années, et que ce grand poète et grand citoyen n'avait pas son piédestal ! Enfin, mieux vaut tard que jamais. M. de Laprade représentera l'Académie française à cette cérémonie. C'est le même académicien qui salua les Zouaves Canadiens lors de leur passage à Paris, en 1868.

Voici encore une réparation tardive. Pondichéry et Chandernagor, nos deux villes françaises dans l'Inde, vont élever chacune leur statue à Duplex, l'ancien gouverneur-général de toutes nos anciennes possessions de l'Inde, et que la Pompadour avait fait jeter à la Bastille, en récompense de son courage et de son habileté. C'est un riche colon du pays qui fait les frais de ces deux monuments.

Chambery a eu aussi son inauguration de monument. Il a été élevé, dimanche dernier, à la mémoire de Jacques Bolmal, le premier qui ait atteint le sommet du mont Blanc.

Laissez-moi vous faire part de trois mariages que je découpe dans un journal parisien. Le premier a lieu dans le monde militaire.

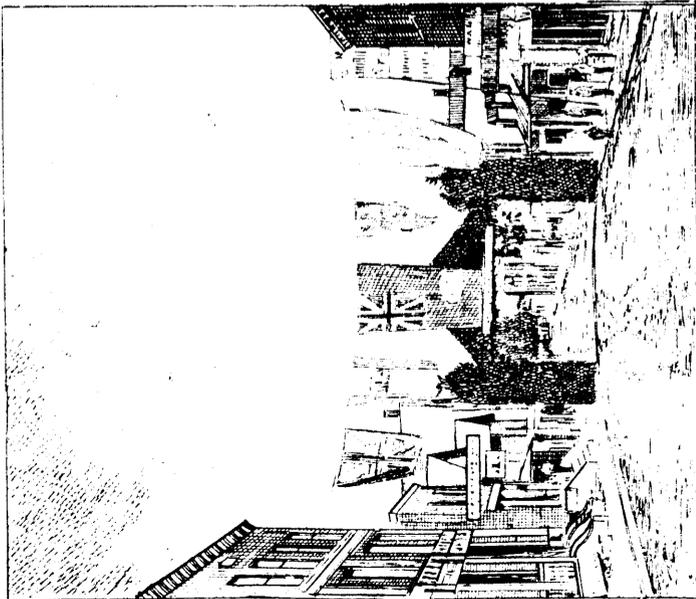
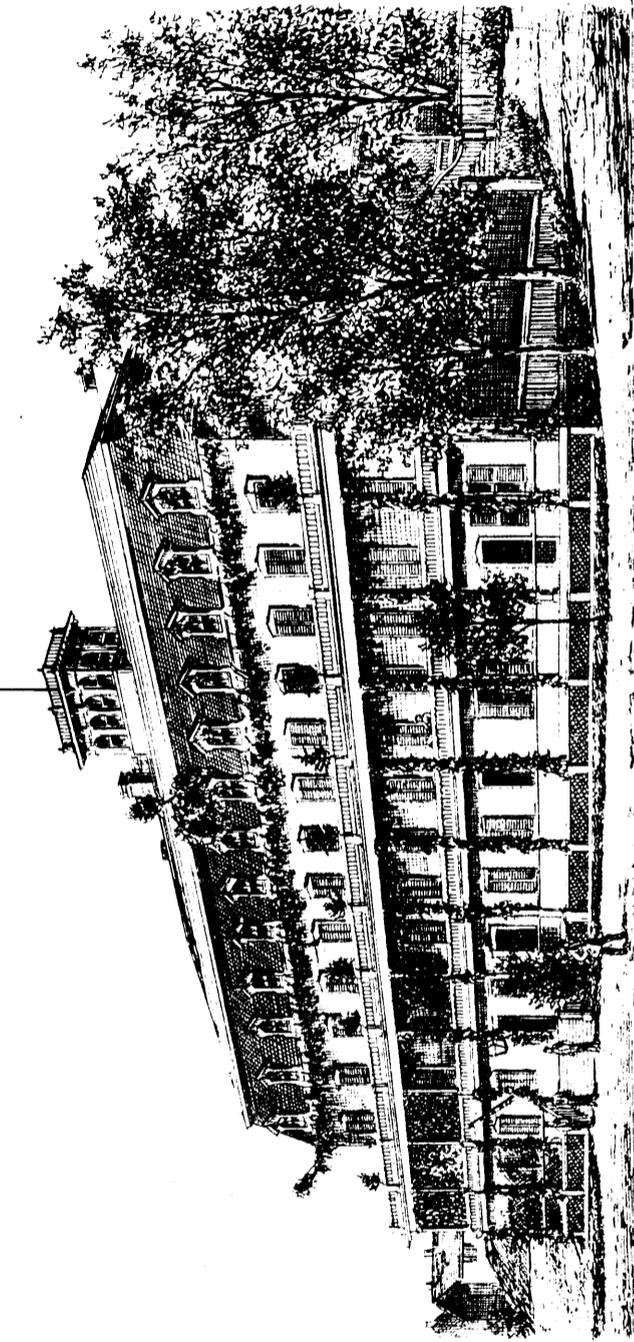
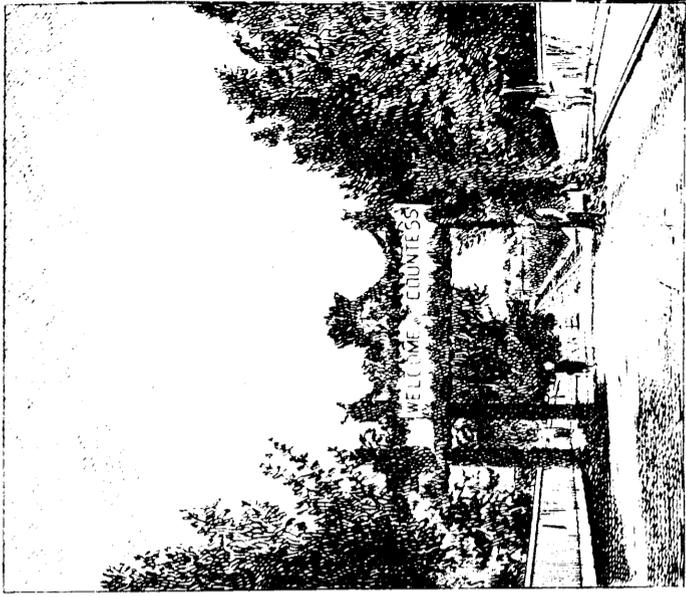
Mlle Malvina Pajol, fille du général vicomte Pajol et de Mlle de Belozanne, épouse M. de la Faulotte, riche propriétaire normand.

La fiancée appartient, par ses ascendants, à nos plus hautes illustrations militaires : par son père, elle est arrière-petite-fille du maréchal Oudinot, duc de Reggio, et, par sa mère, arrière-petite-fille du maréchal Mortier, duc de Trévise, qui fut si malheureusement tué, en 1835, aux côtés du roi, lors de l'explosion de la machine Fieschi.

Les deux autres appartiennent à la société légitimiste. Le comte d'Incourt épouse la fille du marquis d'Étampes, et le comte de Vansay, l'aînée des filles du général d'Espivent de Villeboisnet.

M. de Vansay compte parmi les amis particuliers de M. le comte de Chambord, et c'est à l'hôtel de Vansay, à Versailles,

(1) On appelle ainsi certains jardins du pays.



RÉCEPTION DU GOUVERNEUR-GÉNÉRAL À SHERBROOKE—D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES DE PRESBY & BLANCHARD, SHERBROOKE

que le prince résida lorsqu'il vint en France au moment de la fusion.

Il ne me reste plus qu'à essayer de terminer gaiement cette correspondance. Pourrais-je trouver mieux qu'une chanson, et une chanson chantant un des produits de votre sol ? Je ne le pense pas.

Deux lignes de préface, cependant, pour expliquer ces couplets. La France fut autrefois le pays des troubadours et des trouvères, comme vous savez. Les œuvres poétiques de ces bohèmes de l'art jouirent d'une grande vogue tant dans le midi que dans le nord. Eh bien ! de nos jours, afin d'honorer ces poètes oubliés et de cultiver encore la muse qu'ils servirent, et cela dans l'idiome local, langue d'oc et langue d'oïl, il s'est formé, à Montpellier, en Languedoc, et à Caen, en Normandie, deux sociétés poétiques qui, chaque année, célèbrent des fêtes, accompagnées d'un tournoi poétique, à la suite duquel on couronne les vainqueurs. La Société provençale a pour nom : la *Cigale* ; la Société normande : le *Pommier*.

Cette année, le *Pommier* a invité la *Cigale* : l'on a chanté l'arbre aux fleurs de neige et sa blonde sève, le cidre.

M. Henri de Bornier, l'auteur de la belle pièce : la *Fille de Rolland*, Normand de bonne et forte race, a invité la *Cigale* par ces jolis vers :

Viens, la chanteuse provençale,
Sans redouter un ciel brumeux
Viens voir au plafond de la salle,
Jaillir le bon cidre écumeux ;
Le cidre est la gaieté de l'homme
Qu'il vienne d'Auge ou de Fécamp ;
Viens, *Cigale*, sœur de la *Pomme*,
Les cigaliers s'en vont à Caen !
Viens, je n'ai pas la Vénus d'Arles,
La brune aux regards pleins d'éclairs
Dont le silence même parle,
Mais j'ai les blondes aux yeux clairs...

M. Amédée Tissot, bibliothécaire de la ville de Lisieux, a remporté le deuxième prix du concours, pour la charmante pièce que voici. C'est la *Marseillaise normande* :

On a souvent chanté la vigne,
On a célébré le raisin ;
Sans doute, à cet honneur insigne
Ils ont droit, puisqu'ils font le vin.
Je trouve bon qu'on les renomme,
Mais je crois, sans les humilier,
Qu'on peut aussi chanter la pomme
Et le pommier.

Le pommier, c'est de la science
L'arbre fécond et glorieux.
A son ombre, avec patience,
Laplace nous décrit les cieux ;
D'Urville interroge la sphère ;
Newton s'éveille, et, le premier,
Surprend un secret à la terre
Sous un pommier.

Sous un pommier, le grand Corneille
Évoque ses mâles héros ;
Malherbe naît ; Boieldieu veille ;
Le Poussin saisit ses pinceaux ;
Bérat fredonne son idylle,
Et l'on sait qu'un pauvre ouvrier
Créa le joyeux vaudeville
Sous un pommier.

Il est un peuple qu'on renomme
Pour sa vaillance et sa fierté,
Qui rêve dans une pomme
L'emblème de sa Liberté.
C'est la Suisse ! — Sa délivrance
Apprend à l'univers entier
Qu'on trouve aussi l'indépendance
Sous un pommier.

Il ne manque qu'une chose à la perfection de ce petit poème, un couplet en l'honneur de vos *fameuses*. Mais vous avez chez vous assez de poètes pour réparer cet oubli.

A. ACHINTRE.

AVIS IMPORTANT

Des abonnés nous écrivent pour se plaindre de ne pas recevoir leurs numéros. Ces omissions ne sont pas le fait de l'administration, car un contrôle sérieux a lieu à l'expédition de chaque numéro. Elles viennent certainement de la poste, où les numéros sont égarés, les bandes déchirées, etc. Nous avons adressé déjà des réclamations ; nous les renouvelerons, et nous prions nos abonnés de ne pas nous attribuer les ennuis qu'ils éprouvent et que nous voudrions pouvoir leur épargner.

LES ENTORSES A LA GRAMMAIRE

Nous ne répondrons, aujourd'hui, que très-imparfaitement à notre titre, attendu que les fautes de langage que nous allons relever ne sont pas signalées par les grammairiens.

C'est probablement pour cette raison, du reste, que ces fautes sont si fréquentes ; et c'est aussi pour cette même raison qu'il est utile de les dénoncer.

On dit très-souvent : " Du moment que " au lieu de : " Du moment où "

C'est un tort. " Du moment que " est à peu près le synonyme de " puisque " et se rapporte avant tout au fait lui-même.

" Du moment où " correspond à : " depuis que " et se rapporte à l'époque où ce fait a eu lieu.

Ainsi, l'on dira, d'une part :
" Du moment que Jeanne me trompe, je ne vois pas pourquoi je lui serais fidèle."

Et l'on devra dire d'autre part :
" Du moment où j'ai su que Jeanne me trompait, je me suis empressé de lui rendre la pareille."

Autre exemple :
1o. " Du moment que certains personnages volent, dans un cercle, comment peut-on s'étonner que des malheureux nous fassent le mouchoir, dans la rue ! "

2o. " Du moment où j'ai appris que M. X... faisait la coupe, j'ai renoncé au dangereux honneur de faire sa partie."

* *

Presque tout le monde dit, faute d'y avoir réfléchi :

" Je suis monté en chemin de fer."

— " J'ai manqué le chemin de fer."

Mais le " chemin de fer " est une *voie* et non une *voiture* !

On ne peut donc pas plus se servir de ces expressions qu'on aurait pu dire autrefois :

— " J'ai manqué la grande route."

— " Je suis monté en chemin vicinal."

Il est bien clair qu'il faut dire (et ce n'est vraiment pas bien difficile) :

— " J'ai manqué le *train*."

— " Je suis monté en *wagon*."

* *

On dit aussi très-fréquemment :

" Il se promenait, les mains *derrière* le dos."

Que veut-on exprimer quand on se sert de cette locution ? que la personne dont on parle avait les mains *sur* le dos ou " derrière elle."

Il faut donc dire, pour rendre vraiment sa pensée :

" Il se promenait, les mains *derrière* lui ; " ou : " les mains *sur* le dos," attendu que le derrière du dos — c'est la poitrine.

* *

M. le comte de B..., qui est loin d'être un ignorant, disait dernièrement dans son salon, en parlant d'un de nos avocats les plus célèbres :

— Oui, en avançant ce fait, l'avocat de mon avocat a *menti*, et, qui plus est, il a " menti *sciemment* ! "

Dame, monsieur le comte, il est bien clair que, si ce pauvre avocat a *menti* (ce que nous avons bien de la peine à croire !) il n'a pu mentir que *sciemment*. Sans cela, son *mensonge* ne serait pas un mensonge : ce ne serait qu'une *erreur*.

Le mot " mentir " signifie : affirmer comme vrai ce qu'on sait être faux.

Par conséquent, lorsqu'on ignore que ce qu'on affirme est faux ou inexact, on ne *ment* pas ; on se *trompe*, tout simplement.

" Mentir sciemment " est donc une redondance, un pléonasme dont il faut d'autant plus se défier que l'emploi en est assez naturel et très-fréquent.

* *

Le comte de B... dit ensuite, à propos d'une querelle qu'il avait eue, la veille, avec un grincheux bien connu :

— Il m'agaçait tellement que j'ai fini par l'envoyer *promener* !

Pardon, monsieur le comte ; mais vous l'avez envoyé *promener*... qui ? quoi ?

Vous l'avez envoyé promener sa femme, ses enfants, sa belle-mère, sa tante Aglaé !

Vous l'avez envoyé promener ses chiens, sa joie, ses rêveries !...

Car " promener " est un verbe actif.

Si donc vous voulez dire, en parlant d'un gêneur : " J'ai envoyé *lui* promener..." il faut dire : " Je l'ai envoyé *se* promener."

Sans cela, ce serait comme si vous disiez dans d'autres cas :

" Je l'ai envoyé *amuser*..." pour : " Je l'ai envoyé *s'amuser*."

" Je l'ai envoyé *habiller*..." pour : " Je l'ai envoyé *s'habiller*," etc.

PÉKIN ET L'INTÉRIEUR DE LA CHINE

Par le comte Julien de Rochechouart

(1 volume chez Plon)

Voici un des livres les plus curieux qui aient été écrits sur la Chine. Il est formé d'un recueil d'observations faites avec autant de simplicité que de vérité. Sous une forme qui n'a pas de prétentions à l'humour quand même, M. le comte Julien de Rochechouart raconte avec une grâce infinie des détails bien singuliers sur la vie intime de ce peuple encore si mystérieux.

L'auteur a été pendant une dizaine d'années attaché comme premier secrétaire et comme chargé d'affaires à la mission française en Chine. Il a vu là des choses que lui seul pouvait voir et bien voir.

Voici par exemple un léger croquis de Pékin :

La meilleure manière de circuler dans Pékin, c'est à cheval, en ayant soin d'avoir un domestique devant pour faire place, et un autre derrière qui empêche qu'on jette des cailloux : nous avons aussi l'habitude de nous faire suivre par deux ou trois lévriers qui nous débarrassaient des chiens errants. Toutefois, pourvu qu'on ait assez d'empire sur soi pour ne jamais témoigner qu'on a compris les injures des passants, il n'y a aucun danger réel à circuler dans la ville, même dans les quartiers les plus éloignés, et l'on assiste, chemin faisant, à des détails de mœurs très-amusants. Tout promeneur, doué d'un peu d'esprit d'observation, est friand de ces expéditions ; mais, dans les commencements surtout, le jugement qu'il porte des Chinois n'est pas à leur avantage. Les cuisines en plein vent lui donnent des nausées, les passants l'infestent de leur parfum à Pail. Les magasins l'intéressent peu, car les objets de prix ne sont jamais à la montre, afin d'échapper à la convoitise des mandarins et surtout de leurs domestiques ; mais il assistera à des scènes populaires étonnantes ; il sera poursuivi par les demandes d'une pauvre femme déguenillée, mais coiffée avec soin et portant une fleur dans ses cheveux. Il examinera les bateleurs, les charlatans, les médecins en plein air, et ne pourra s'empêcher de sourire à la vue de groupes humains stationnant sur le pas des portes.

Mais poursuivons notre promenade. Quel est ce bruit, et d'où vient cette procession de ramoneurs coiffés d'une calotte de feutre noir, ornée d'une aigrette rouge ? — C'est un mariage ou un enterrement ; le même personnel sort à ces deux cérémonies, et l'on ne peut distinguer l'un de l'autre avant d'avoir vu la chaise à porteurs rouge, décorée de petits morceaux de cristal, servant à la mariée, ou le catafalque ambulatoire, porté par seize hommes, contenant le cercueil, recouvert d'un drap mortuaire en satin violet, brodé de dragons d'or et d'argent.

La procession est la même dans les deux cas ; les musiques jouent les mêmes airs, et les bouffons débitent les mêmes torches. Pour les enterrements de première classe, il y a des détails intéressants à noter ; d'abord ce fait, que le Chinois considère comme un sacrilège de faire quitter la position horizontale au cercueil. De là des prodiges d'équilibre dans les montées et les descentes : pour faciliter le travail des porteurs, les gens riches font faire des ponts sur le moindre ravin, et lors de l'enterrement du dernier empereur, on a fait de Pékin à la sépulture impériale, c'est-à-dire sur un trajet d'une cinquantaine de lieues, une route à travers champs, évitant la moindre inégalité de terrain.

Sitôt qu'un Chinois meurt, la famille se transporte sur la place publique la plus voisine, et là, au milieu des larmes et des

gémissements, des prêtres bouddhistes allument un grand feu et brûlent, tout en récitant leurs prières, des maisons, des chevaux, des femmes, des enfants en papier ; puis on met le cadavre dans un énorme cercueil, aussi épais et aussi massif que possible, que l'on achève de remplir avec de la poudre de chaux vive. Cette opération terminée, la fête commence dans la cour, transformée en hangar, grâce à une couverture en paille ; on banquette et on joue la comédie pendant des semaines, chacun des invités payant sa part du festin plus ou moins généreusement, suivant sa richesse et son degré de parenté avec le défunt. Les enfants, les veuves, les domestiques prennent le deuil, qui, en Chine, consiste en une robe de cotonnade blanche, grossière, que l'on ne doit quitter ni le jour ni la nuit. On cesse de se raser la tête, et l'on s'abstient de toute ablution, jusqu'au jour de l'enterrement, pour lequel on déploie tout le luxe dont on est susceptible. Il arrive même que des familles sont absolument ruinées par les dépenses de ces funérailles.

Les pompes funèbres louent une famille désolée, la femme s'arrache les cheveux et les replace à la hâte pour pouvoir les arracher de nouveau, quelques pas plus loin. Des enfants sont tellement accablés par la douleur qu'on doit les soutenir sous les bras pendant toute la durée de la cérémonie ; de temps à autre, l'un d'eux disparaît pour remettre du blanc sur sa figure et boire une tasse de thé, puis il reprend sa place, plus morne et plus abattu que jamais.

Pour quelques sapèques de plus, sa douleur se changera en convulsions, les pleurs étoufferont, et l'on sera obligé de tendre par terre un tapis sur lequel il se roulera en poussant des gémissements ; une fois la crise passée, on replie le tapis que l'on déploie quelques pas plus loin. Toutes les dix minutes, un monsieur à l'air funèbre foule le bras dans un sac, en retire une poignée de morceaux de papier qu'il brûle ; ceci a pour but d'annoncer que la violence de la douleur est telle qu'on brûle des billets de banque sans souci de l'avenir. On incendie de la même façon des lingots d'or et d'argent en carton doré ou argenté.

Mais un pareil cortège intercepte la circulation ; garons-nous vite pour ne pas être écrasés, et montons sur la muraille d'enceinte, d'où nous jouirons du spectacle sans être bousculés. C'est un magnifique travail, et, ainsi perchés, on respire un air pur et sain. Cette muraille a réellement très-grand air : la conception de cet ouvrage n'a pas demandé un grand effort d'imagination, mais sa réalisation indique un grand déploiement de force matérielle. Mais voici un détail bien chinois ; n'ayant pas assez de canons pour garnir toutes les embrasures, on a imaginé de peindre sur les volets des meurtrières de gueules de canon, espérant sans doute par ce stratagème effrayer l'ennemi et lui donner le change sur la force réelle des assiégés.

Ce détail peint bien le caractère chinois, mélange d'enfantillage et de ruse. Au demeurant, les ouvertures seraient-elles garnies de vrais canons, que la sécurité de la ville n'en serait pas augmentée. Sans affûts, sans poudre, sans boulets, sans artilleurs, que ferait-on de quelques canons de plus ? Pékin sera toujours à la merci d'une simple brigade de n'importe quelle armée européenne, et le gouvernement chinois est aussi persuadé que moi de cette vérité.

On raconte une anecdote très-drôle sur la reddition de Pékin, en septembre 1860 ; les alliés avaient remporté la victoire de Pa-li-kao ; le palais d'Été avait été brûlé ; l'empereur s'était enfui en Mandchourie, et l'armée était campée à cent mètres de la place. Pour éviter un bombardement inutile, on envoya des parlementaires chargés de sommer Pékin de se rendre. Les gardiens refusèrent énergiquement d'obtempérer à cet ordre, objectant qu'on leur avait défendu d'ouvrir les portes, et que leur désobéissance serait punie de mort ; on discuta longtemps sans pouvoir rien obtenir ; enfin, à bout de patience, on allait donner l'ordre de faire une brèche, lorsqu'un des gardiens dit :

“Mais vous nous demandez d'ouvrir la porte : nous ne le pouvons sans signer notre arrêt de mort : mais avez-vous regardé si elle était fermée ?”

On s'approcha, et l'on s'aperçut que, pour n'être pas obligés de désobéir à leurs ordres, les gardiens avaient laissé la porte ouverte, de sorte qu'on n'avait qu'à entrer. Voilà encore un trait qui dépeint bien le caractère chinois.

CHOSSES ET AUTRES

M. Wm. Darling, négociant bien connu et influent, a été choisi comme candidat libéral dans Montréal-Ouest.

Le candidat conservateur à Verchères est M. Marc E. Ducharme, cultivateur, de Saint-Marc.

M. L. O. David a accepté la candidature dans Hochelaga, en opposition à M. Desjardins.

Le colonel Littleton a été nommé secrétaire militaire du marquis de Lorne.

Il est rumeur que M. le protonotaire Hubert, de cette ville, doit être mis à la retraite, et que l'hon. M. Laframboise le remplacera.

Les conservateurs d'Ottawa ont choisi comme candidats MM. Currier et Tassé. Les deux candidats libéraux sont MM. Bangs, maire d'Ottawa, et le Dr St. Jean.

Sa Grandeur Mgr l'archevêque de Québec a notifié, par une lettre circulaire, tous les curés des paroisses de son diocèse que les assemblées politiques sur le terrain de la fabrique sont désormais prohibées.

Un avocat écrit au *Times*, de Londres, que les jeunes gens connaissant la sténographie sont en grande demande. Un jeune sténographe qui peut prendre cent mots à la minute peut gagner 21s. par semaine, bientôt 2½ guinées, et finir par se faire un joli revenu.

On rapporte que la reine Victoria aurait dit de son premier-ministre aujourd'hui : “Lorsque M. Gladstone était mon premier-ministre, il me disait toujours son opinion et l'opinion du pays ; lord Beaconsfield aujourd'hui demande toujours l'opinion de sa Souveraine.”

Les principaux changements ecclésiastiques du diocèse de Saint-Hyacinthe sont, paraît-il, les suivants :

Le Rév. M. J. B. Chartier est nommé curé de Sainte-Madeleine.

Le Rév. M. F. X. Vanasse, curé de la nouvelle paroisse de Sainte-Anne de Sorel.

Le Rév. M. P. Laroche, curé de Saint-André d'Acton.

Le Rév. M. Azarie Desnoyers, curé de Saint-Roch.

Le *Journal of Chemistry* assure que le thé n'est pas le breuvage inoffensif que l'on suppose généralement, mais que ses effets sur l'économie sont ceux du tabac et de l'alcool. Bon nombre de désordres nerveux sont le résultat direct de l'abus du thé. Le thé est un poison narcotique ; son principe essentiel, la théine, est allié dans sa composition avec des poisons comme la strychnine et la morphine. Il commence par exciter le système nerveux et finit par l'épuiser.

UNE BONNE ŒUVRE.—Les Sœurs de la Providence, dont le dévouement est infatigable, se proposent d'aller fonder une école, un couvent, à Saint-André, dans le comté d'Argenteuil. C'est la sœur Camille qui a été chargée de cette sainte et patriotique mission. On ne pouvait faire un meilleur choix sous le rapport du cœur et de l'intelligence. Nous espérons que tout le monde se fera un devoir de l'aider

et de contribuer au succès de sa noble entreprise. Elle recevra avec reconnaissance les dons qu'on voudra bien lui envoyer à cette fin. Elle ouvrira son école le 10 septembre prochain.

Les derniers avis de la Nouvelle-Orléans portent que le nombre total des personnes attaquées par la fièvre jaune était, à la date du 28, de 2,568 ; sur ce nombre, il y avait eu 759 décès. Les Louisianais figurent dans le chiffre des décès pour environ un quart. Quant aux Français proprement dits, ils figurent au nombre de 162 dans le chiffre des malades et de 51 dans celui des décès, depuis le commencement de l'épidémie. La mortalité est double de ce chiffre parmi les Irlandais et les Allemands ; le nombre des Italiens frappés par le fléau est à peu près égal à celui des Français.

On voit que les Français de la Nouvelle-Orléans sont très-éprouvés et qu'ils ont besoin de l'assistance de leurs compatriotes du Nord. Ils y comptent, d'ailleurs.

Les membres du bureau de santé à la Nouvelle-Orléans croient qu'il est impossible d'arrêter les progrès de la fièvre jaune. Si la température ne change pas, cette épidémie va décimer une grande partie de la population de la ville. On constate que les noirs succombent en grand nombre à ce triste fléau. Les médecins ne peuvent suffire à traiter tous les cas qui se présentent.

A Memphis, on compte des malades dans presque toutes les familles et les ravages de la maladie parmi les noirs sont effrayants.

Plusieurs vols se commettent durant la nuit. Un soir, un nommé Kennedy a tué un de ses amis qu'il prenait pour un voleur.

Le montant des souscriptions pour les victimes de la fièvre jaune s'élève à \$60,000.

LES CHANTS BRETONS

LA CHANSON DU ROUGE-GORGE

J'ai écrit ces pages au château de K..., dans la Grande-Paroisse (Plœ-Meur), auprès de Lorient, la ville neuve que les Anglais voulurent mordre une fois, mais qui leur cassa les dents.

Voilà un lieu où je voudrais vivre longtemps avant d'y bien mourir. Personne ne parle politique dans ces sentiers creusés comme des torrents, au-dessus desquels les chênes inclinés ardoissent la voûte de leurs feuillages. On n'y entend que le bourdonnement des abeilles qui, selon Kernaor, sont condamnées à demander toujours un roi. Elles n'ont que des reines, et Kernaor les plaint. Que ferait-il de nous, qui n'avons ni l'un ni l'autre ?

C'est un grand poète, le plus grand de la paroisse de Plœ-Meur, qui est la plus grande paroisse de toute la Bretagne. Il vint un jour à Paris pour montrer au roi (c'était du temps où il y en avait) le beau costume des gars de Plœ-Meur, coupé par le propre couturier de Louis XIV. Si vous ne savez pas cette histoire du costume de Plœ-Meur, la voici :

Jan Jugan était le neveu de l'évêque. Les écrouelles (sauf le respect) lui vinrent pour avoir passé huit jours et huit nuits à la cave, à mettre le cidre en bouteilles. A Vannes, où l'on sait tout, il lui fut dit : “Va-t'en trouver le roi, il te guérira, c'est son état.” Et le voilà parti. Et le voilà arrivé, après qu'il eut fait la route.

—Salut, Sire et votre compagnie.

—Bonjour, mon gars, et chez toi. Qu'y a-t-il de nouveau du côté de la mer ?

—Sire, il y a la misère ; le cidre de mon oncle m'a donné la maladie ; si vous voulez me guérir, j'en aurai bien du contentement.

Louis XIV le regarda. Jamais il n'avait vu d'homme du pays de Vannes si poudreux et si mal vêtu. Il dit à son valet de garde-robe : “Noblesse, va me chercher mon *paillament* de l'an passé, habit, veste et culotte, et mets-le sur le

corps de ce pataud pour que je le puisse toucher sans me salir les doigts.”

Quand ce fut fait, le roi tenta Jan Jugan et lui demanda :

—Pataud, qui est-ce qui regarde les évêques ?

—Sire, les chiens ; les neveux n'oseraient.

—Qui est-ce qui passe entre le soleil et l'eau sans faire ombre ?

—Le son des cloches, sire.

—Trois poires pendant, trois moines passant, chacun en prit une, combien en resta-t-il ?

—Quatre, Sire, aussi vrai que Votre Majesté a le mot pour rire quasiment autant que Pendru.

Et qui est ce Pendru, pataud ?

—Sire, c'est le bossu qui bêche les fosses en notre cimetière de Plœ-Meur.

Le roi vit bien qu'il n'aurait pas le dernier mot. Il prit les écrouelles de Jan Jugan avec les pincettes de sa cheminée, tout en or qu'elles étaient (les pincettes), et les mit (les écrouelles) dans un petit panier pour être jetées proprement à la rivière.

Et Jan Jugan rapporta la défroque qui était un cadeau du roi, d'où vint le costume du grand bourg de Plœ-Meur ; c'est la vraie vérité qui vous est dite.

Eh bien ! Kernaor eut encore meilleure chance à la cour de Louis-Philippe, où il alla, mais c'est qu'il était aussi mieux habillé que Jan Jugan. Dès que le roi l'aperçut du haut des Tuileries, il descendit quatre à quatre avec ses filles, ses fils et ses brus, disant : “Voilà Mathelin Kernaor, le meilleur poète de ma grande Paroisse !”

Et les généraux venaient derrière, et les présidents, et les députés, pour regarder Kernaor, qu'ils n'avaient jamais vu. Le roi le tenta :

—Kernaor, qu'est-ce que tu sais, bonhomme ?

—Tout, sire, pour ne pas me vanter, puisque c'est péché.

—Va bien ! Qu'est-ce qui graine mieux que le froment ?

—Les homards, sire.

—Et mieux que les homards ?

—Les chenilles, et mieux que tout, les douaniers ; vive le roi !

—Embrasse mon chambellan, Kernaor, je te le permets.

Peñsez s'il fallait que le roi fût content ! Il nomma Kernaor grand poète de Plœ-Meur, et la République n'a pu le dégommer.

Quand vous irez à la Grande-Paroisse, vous verrez tous les hommes habillés comme Louis XIV, et parmi eux Mathelin, dont le chapeau noir a des baies rouges de houx autour de sa boucle en argent.

Il viendra à vous de lui-même, et vous dira :

—Je suis Kernaor, le grand poète que le roi Louis-Philippe a fait embrasser par son chambellan.

Moi, quand il m'eut tout conté, je lui demandai :

—Etes-vous bien sûr, Kernaor, pour les graines de douaniers ?

—Oui, me répondit-il, car Gaïte était la seizième fille d'un douanier.

—Et qui était Gaïte, Mathelin Kernaor ?

—Gaïte était celle qui perdit son père, sa mère et tous ses frères et toutes ses sœurs, quand elle n'avait encore que dix-huit ans. La dame de Kerhalla lui donna ses vaches à garder.

Gaïte était belle comme les lis d'autonne qui voguent sur l'eau. En gardant ses vaches, elle pensait à ceux qui étaient morts et levait vers le ciel ses grands yeux voilés de larmes. Les douaniers vont auprès de Dieu comme les autres, le saviez-vous ?

Et Louisik la guettait derrière la haie : un petit pauvre qui faisait des chansons dans la langue de Cornouailles. Il avait des cheveux blonds ; ses sabots étaient percés. Un soir, Gaïte l'entendit qui chantait :

Un petit oiseau sille aux grands bois ; son cœur est rouge, sa tête est bleue ; ses ailes sont d'or.

Comme je disais mes prières, je l'ai entendu

qui chantait : “Prenez une compagne, mon ami, mon cher ami, ouvrez votre cœur.”

Et devant la croix passait une jeune fille, blanche comme la Mère de Dieu, et belle, ah ! quand j'aurais tout l'or du monde, sans la jeune fille, je serais pauvre, plus pauvre qu'un mendiant.

L'eau coule de la fontaine, le feu monte jusqu'au ciel ; le rouge-gorge cherche un nid, le corps une tombe, l'âme le paradis : moi, je vais où est votre beauté, ma belle.

Gaïte fut quatre semaines avant d'appréhender les quatre couplets. Quand elle les sut, un jour, la dame de Kerhalla la vit et s'écria :

—Qu'a donc celle-ci pour devenir si belle ?

Elle avait que la chanson du rouge-gorge lui chantait plein le cœur.

Ils firent leurs fiançailles, Louisik et Gaïte, à la chapelle de Larmor. Le vieux vicaire les bénit pour l'amour de Dieu. Ils rompèrent, non pas une pièce d'or, mais un petit sou. C'était avril, l'épine blanche fleurissait déjà dans les buissons, et Louisik, en revenant, répétait le refrain d'Enn-Tell :

Ma douce, je viens vous chercher en mariage. Je n'ai plus ma mère pour vous demander, vous n'avez plus votre père pour vous accorder ; nous sommes seuls jusqu'au petit chéri qui viendra entre nous par la bonté de Dieu....

C'est en avril qu'on sonne le Pardon-des-Fleurs du clocher de Pen-Ilis. Les jeunes filles y vont quand le printemps les tient tremblantes et toutes pâles. Gaïte avait perdu ses couleurs. La dame de Kerhalla disait déjà : “Pour mener mes vaches aux champs, il me faudra quelqu'un de meilleure mine. Elle ferait croire, celle-là, qu'on n'a pas de soupe à la maison.”

Louisik alla pieds nus à Pen-Ilis et rapporta une pleine brassée de fleurs bénites, mais rien n'y fit. Toute maigre et toute blême elle était, la pauvre Gaïte, aux premiers jours du mois de mai.

Celles que les fleurs n'ont pas su guérir viennent prier les petites âmes ailées au Pardon-des-Oiseaux qui se tient dans la forêt de Quimperlé.

Ils vinrent tous deux cette fois, Louisik et Gaïte, en se tenant par la main. Dans la forêt jolie, on ne voyait que du bleu à travers les feuilles des arbres. La terre et le ciel souriaient. Derrière les grands buis, dont l'odeur est amère et douce, chaque garçon agitait la cage où était son rouge-gorge prisonnier, et les filles poursuivaient en riant la proie promise : qui n'a vu ces combats des enfants joyeux n'a rien vu.

Louisik n'avait pas de cage, et Gaïte ne pouvait plus courir. Ils s'assirent entre les deux rivières jumelles : l'Isol, au cours limpide, et l'Ellé, verte comme la mer. Un rouge-gorge se mit à chanter au-dessus de leurs têtes : un libre.

—Est-ce lui, demanda Gaïte, est-ce lui qui dit : “Prenez une compagne, mon ami, ouvrez votre cœur.....”

Elle était si pâle, que Louisik se détournait pour pleurer. Tout à coup, elle lui prit la main et dit encore :

—Voilà que je comprends le rouge-gorge ; il chante :

Heureuses les jeunes filles qui s'en vont au printemps ! Comme la rose tombe du rosier, la jeunesse se détache de la vie sans regret. En mourant, la jeunesse sourit au sourire de la Reine du ciel....

Ce fut tout ; Gaïte avait fini de chanter et de vivre. Une bonne sœur qui passait mit la croix de son rosaire sur la poitrine de la petite morte.

Le rouge-gorge, lui, continuait de gazouiller dans les branches, disant :

Voilà le mois de mai qui s'en va et les roses avec lui.

Heureuses les jeunes âmes qui montent dans le parfum du mois de Marie.

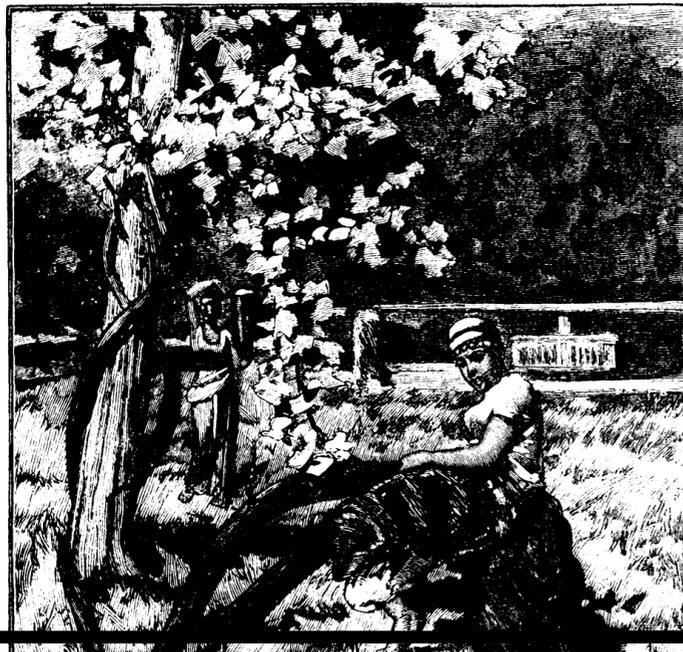
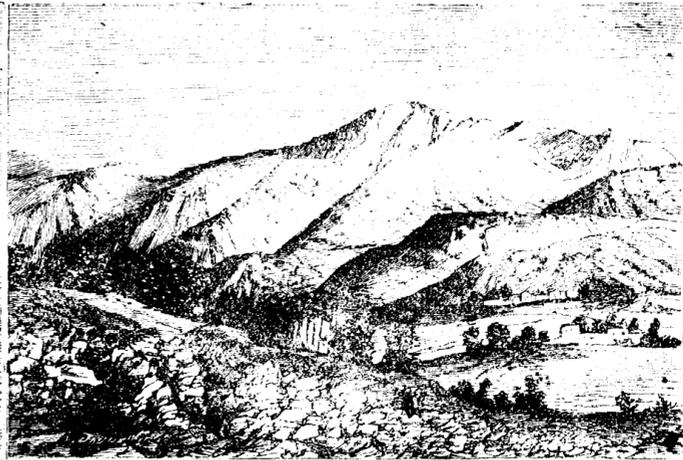
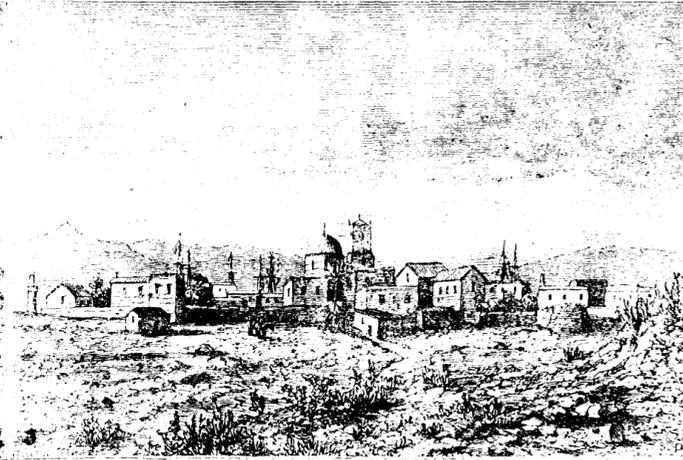
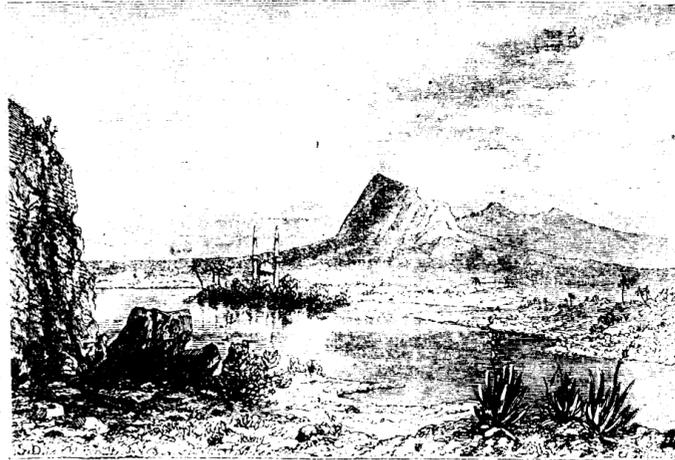
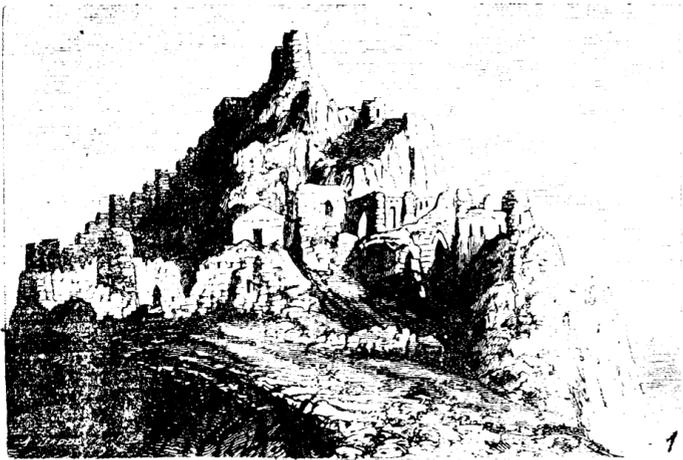
Heureux, heureux, aux pieds de Dieu l'enfant fait du souffle des vierges et de l'haléine des fleurs !

Pour prix de son histoire et de sa chanson, Mathelin me demanda un conseil.

—J'ai un garçonnet, me dit-il, qui a la maladie. Comment fait-on pour guérir depuis qu'il n'y a plus de roi dans Paris ?

—On s'adresse à la République,” répondit-il.

Il secoua d'un air incrédule sa grande tête sérieuse et douce qui avait eu le baiser d'un chambellan. PAUL FÉVAL.



LA MOISSON

Tout débordant du blé de la moisson nouvelle. Quand roulent au soleil, lentement, de grands chars. Traînés par de puissants chevaux aux crins épars. La majesté des champs à l'âme se révèle.

Et l'humble moissonneur assis sur la javelle. Qui s'en revient comble la grange et les hangars. Se balançant au choc des lourds essieux criards. Est superbe au milieu du flot d'or qui ruisselle.

Par un après-labeur il a conquis le pain. Son grand combat ne fut ni meurtrier ni vain. Et la terre a béni sa féconde victoire.

L'été déboule au loin son plus fauve tapis. Et l'homme triomphant respire dans la gloire. Des gerbes de rayons et des gerbes d'épis.

JULES BRETON.

LE DERNIER DUEL

I

Je m'étais lié avec Hubbard aux dragons de la garde, où nous avions gagné ensemble la seconde épaulette. Après les événements de 1815, nous nous retrouvâmes à Paris, ainsi que beaucoup d'autres officiers mis en demi-solde, traînant une existence désœuvrée et sans but. Qui de nous, au commencement, eût songé à abandonner une profession nouvelle? Pouvions-nous croire éteint, à jamais disparu, ce soleil dont nous avions encore la splendeur dans les yeux? Le Palais-Royal et ses cafés étaient un bivouac et nous attendions à toute minute qu'on sonnât le boute-selle. Pour tuer le temps, on buvait et on extravaguait à qui mieux mieux.

Souvent vers minuit, devant la flamme d'un dernier punch, dans les nuages de fumée de pipe, l'œil luisant, la face empourprée, on parlait du prochain retour de l'empereur, on se confiait des plans infailibles, en bonne voie d'exécution, où il était question d'aérostats et de bateaux sous-marins.

On vivait d'excitations de toute sorte : le jeu, l'orgie, les conspirations, les duels. C'étaient tous les jours des rencontres avec les gardes du corps. Hubbard s'acquittait en cette matière une réputation hors ligne : il fut le héros du café Lemblin. C'est à lui qu'on dut l'idée de ces mascarades outrageantes qui consistaient à s'affubler de costumes grotesques de marquis de l'ancienne cour, de voltigeurs de l'armée de Condé et à s'en aller chez Tortoni ou au café Français conspuer les royalistes. On se battait à toute heure et partout, dans les arrière-cours des hôtels, dans les salles d'estaminet, le soir dans la rue, sous un réverbère.

Ces agréables occupations, à la longue, perdirent pour moi beaucoup de leur charme : je songai à me préparer un avenir, et, un beau matin, sans que mes trente ans en rougissent, j'allai délibérément me faire inscrire comme élève à l'École de médecine ; je louai une petite chambre sur le quai Conti, j'achetai des livres et me plongai dans l'étude. On pense bien que cela parut extrêmement baroque aux camarades, qui me bombardèrent de sarcasmes ; bientôt toutes relations cessèrent entre nous ; je constatai sans trop de peine qu'ils m'avaient définitivement classé dans la catégorie des pékins.

Le seul d'entre eux que je revisse encore—fort irrégulièrement—fut le capitaine Hubbard. Ce n'était pas le plus estimable. A mesure que les années s'écoulaient, que les espérances s'en allèrent à van Peau, il roula de plus en plus bas sur une pente fatale où tous mes efforts furent impuissants à l'arrêter. Nous restions amis pourtant : le souvenir de la jeunesse, des fatigues, des illusions partagées, survivait à tout.

II

Un soir—c'était quelques jours après que j'eus passé ma thèse—je mettais en ordre des notes prises au cours de Dupuytren, lorsque je reçus la visite inattendue du capitaine, que je n'avais pas vu depuis six ou huit mois. Il ouvrit sans frapper et d'abord, dans la pénombre produite par l'abat-jour de la lampe, je ne le reconnus pas : il avait étonnamment vieilli. Il me fixa d'un regard somnambulique. Je le crus ivre. Après avoir jeté sur un meuble son chapeau à larges bords, il essaya son front baigné de sueur et s'assit près du feu.—Le tout sans proférer une parole.

Je considérai cette figure ravagée, enflammée, portant la trace de tous les excès et sur laquelle des eczémas, multipliant leurs taches hideuses, avaient étendu comme une teinte de sang. Effroyable enseigne qui convenait bien à ce spadassin émérite. Dans une bordure éraillée, l'œil gris bleuâtre avait les reflets froids et durs de l'acier.

—Diable, dis-je, vous ne me faites pas l'effet d'être en gaieté ce soir. Qu'est-il arrivé?

—Rien, répondit-il, en haussant les épaules, tic nerveux et presque convulsif qui lui était habituel. Je versai du tafia. Il vida son verre d'un trait, puis tout-à-coup :

—J'ai une nouvelle affaire.

—En vérité, remarquai-je avec étonnement, on dirait que cela vous fait de la peine.

Il tressaillit.

—De la peine? Moi? Pourquoi? Vous vous trompez.

Il tira alors sa pipe et l'alluma avec une affection d'insouciance. Mais après quelques bouffées, il oublia de fumer. Le coudé sur la table,

la tempe dans la main, il regardait le feu d'un air morne. C'est dans cette attitude qu'il me fit à bâtons rompus le récit suivant :

—C'est une histoire assez ridicule. Imaginez-vous que j'étais attablé, cette après-midi, à la porte d'un café, aux Champs-Élysées : je fumais sans trop penser à rien, lorsque j'entends, sur l'air de : Vive Henri IV, une ignoble chanson, des outrages à l'empereur. C'était une mendiante, avec sa guitare, qui chantait devant le café ; des consommateurs riaient et lui jetaient des sous. Je lui criai de se taire. La drôlesse me regarde insolemment et continue : vous comprenez, le sang me monte à la tête ; je vais à elle, la canne haute ; je la fais pirouetter, et, la conduisant sous le nez de ses auditeurs, je lui administre la correction qu'elle méritait ; pas un de ces coquins n'osa souffler. Mais voici que, derrière moi, une voix m'interpelle et m'appelle lâche. Je me retourne. Sur la chaussée, un jeune homme à cheval, un beau fils agita sa cravache en me désignant.—Laisant la péronnelle, qui se sauve à toutes jambes, je me dirige vers le miriflor : je lui décline mon nom. Il ne baissa pas la paupière. C'était une petite figure blanche, avec de fines moustaches brunes relevées, des lèvres d'un rouge vif, de grands yeux bleus, vraiment extraordinaires.—L'assassin de de Santis! prononce-t-il lentement.—Le croiriez-vous? je suis resté muet, stupide, la langue collée au palais, paralysé ; de ma vie je n'ai rien éprouvé de pareil. Il ajoute : —Demain matin, capitaine, au Vieux-Chêne !—Je fais signe que oui. Il continue à me contempler, ricane, se penche : —Capitaine Hubbard, murmura-t-il à mon oreille, ce sera votre dernier duel.—Puis je crus voir un éclair, il avait disparu.

Après ce bizarre récit, Hubbard garda le silence quelques instants : brusquement il se secoua et me dit d'un ton plus ferme :

—Pouvez-vous venir en qualité de médecin? Le docteur Ramel est en voyage.

Quoique la position ne fût guère de mon goût, il m'était difficile de refuser.

—Bon ! fis-je, pensez-vous vraiment que l'affaire aura une suite? Ce gant jaune qui ne vous a pas même donné son nom ne se présentera pas sur le terrain.

—Il viendra ! affirma le capitaine.

—Qu'en savez-vous?

—J'en suis sûr.

Il s'était levé. Il allait et venait par la chambre d'un pas fébrile. Il s'arrêta soudain devant moi :

—Est-ce que vous comprenez, vous?

—Quoi?

—Il a dit : ce sera votre dernier duel. Qu'est-ce que cela signifie, à votre avis?

—Parbleu !... cela signifie que vous avez eu affaire à un sot.

—Oh ! s'écria Hubbard avec une animation qui me frappa—vous pensez que c'était une puérile fanfaronnade, une ridicule menace de mort ! Non, non, ce n'est pas cela. Ces paroles—si vous les aviez entendues, vous en seriez convaincu comme moi—ont un tout autre sens.

—Quel sens? demandai-je stupéfait.

—Je ne sais pas, je cherche, répondit-il.

La physionomie de mon ancien camarade révélait une angoisse si réelle que l'envie de rire provoquée par cette réponse burlesque expira sur ma lèvre.—Il continuait à se promener de long en large.

—Ce petit vicomte, ce Henri de Santis ! répétait-il comme se parlant à lui-même. Il y a trois mois de cela, je crois le voir encore. Un enfant !—Oni, ce fut au Vieux-Chêne. Nous nous battimes au pistolet. Il tira le premier, me manqua. Je visai lentement ; il ne broncha pas : je lui mis ma balle droit au cœur. Croyez-vous que les morts reviennent?

—Etes-vous fou? m'écriai-je en sursautant sur ma chaise.

—C'est une façon de parler, reprit Hubbard. Je vous donne l'explication de l'incroyable impression que j'ai subie en présence du miriflore de tantôt ; j'ai cru retrouver en lui quelque chose du petit vicomte.

—Un parent, sans doute.

—Un parent, dites-vous? Je ne pense pas. Il n'y a pas entre eux la moindre ressemblance physique ; non, c'est autre chose—c'est l'âme, entendez-vous? l'âme, répéta-t-il, l'œil égaré ; —on dirait la même âme dans un autre corps.

—Morbien, m'écriai-je furieux, vous moquez-vous de moi? ou décidément est-ce que vous êtes fou?

—Fou?

Il me regarda.

—Peut-être ! fit-il d'une voix altérée et tremblante. Tenez, je vais vous dire quelque chose d'inouï.

Il hésita :

—Cintrat, donnez-moi votre parole d'honneur que ce que je vais vous dire restera à jamais entre nous.

—Mais, objectai-je positivement effrayé—y a-t-il un intérêt quelconque à ce que vous me fassiez cette confidence? Est-ce absolument indispensable?

—Pas du tout ! répondit-il d'un ton brusque.

Il fit encore quelques tours. Il eut tout à coup un rire affreux et revenant à moi :

—Ce que je voulais vous faire connaître, le voici : je crois que j'ai peur.

Ce fut comme un soufflet que j'aurais reçu en plein visage. Je me levai chancelant.

—Cela vous étonne, hein? Vous n'en croyez pas vos oreilles. C'est pourtant comme ça ; j'ai peur.

Il ricana encore.

—Peur de quoi? Ce n'est toujours pas de mourir. Il y a beau temps que ma vie est à qui vent la prendre. Jour de Dieu ! cela me ren-

draît, je crois, l'appétit d'être sûr que je serai tué demain.

—Voyons, reprit-il avec violence, la médecine explique-t-elle cela? Dites-moi pourquoi je tremble, pourquoi mon poil se hérissé, pourquoi je sens la moelle se geler dans mes os, à la seule pensée de me retrouver demain en face de ce drôle? Tenez, il y a une demi-heure, je traversai le Pont-Neuf ; j'ai enjambé le parapet ! Savez-vous ce qui m'a retenu? L'idée qu'on devinerait peut-être la cause de mon suicide, qu'on dirait que je me suis noyé parce que j'avais peur!

—Peur ! bégayai-je. Est-ce vous qui parlez? Peur?

La honte, la rage m'étranglaient.

Le capitaine se redressa tout à coup d'un mouvement hautain.

—Oh ! soyez tranquille ! Sur le terrain, personne ne s'apercevra de ce phénomène physiologique—pas même vous. Vous serez convaincu que je vous ai mystifié.

Il y eut un silence de quelques minutes.

—Écoutez, Hubbard, dis-je recouvrant enfin la parole—vous menez une mauvaise vie ! Il faut en changer—et sans attendre une heure, voyez-vous !

Il m'écoutait sans chercher à m'interrompre.

—Hubbard ! vous allez faire ce que je vais vous dire, entendez-vous bien ?—et si vous refusez, si vous montrez la moindre hésitation, c'est que vous avez perdu le sentiment de l'honneur ! —Parlez.

—Demain, je vous trouverai un emploi.

Il répondit froidement :

—Un emploi de teneur de livres? J'y consens, si vous pensez que j'y sois apte.

Je m'arrêtai interdit.—Hélas !

Cet homme déchu, si radicalement incapable désormais de tout travail utile, je songai avec un inexprimable serrement de cœur qu'il avait été autrefois un brillant officier, plein d'intelligence et d'énergie, un de ceux devant qui s'ouvrait le plus magnifique avenir.

Lisant mes réflexions sur mon visage, il dit avec un accent amer :

—Ne forçons point notre talent ; nous ne ferions rien avec grâce. Mon métier à moi, c'est de tuer. Tuer le plus possible de ces gueux, voilà mon lot ! répéta-t-il d'une voix tonnante. Tuer jusqu'à ce qu'on me tue ! Il n'y a ni Dieu ni diable qui m'en empêchera !—Quant au muguet qui m'a rendu fou, j'aurai sa peau !

—Eh bien, m'écriai-je, sacrebleu, je préfère ça !

J'étais exaspéré. Je remplis les verres et me lançai dans une philippique à outrance contre les Bourbons, qui dura jusqu'à ce que la bouteille fût à sec. Hubbard était retombé dans son mutisme sombre.

Nous nous séparâmes à une heure encore assez peu avancée.

Je passai une abominable nuit.

III

Hubbard m'avait donné rendez-vous dans une guinguette à l'enseigne de : En avant deux ! jeu de mots trouvé par le maître de l'établissement, un ex-sergent de la garde, un borgne qu'on appelait le père Cocles. Ce bouchon que je connaissais de longue date était toujours, en de telles occurrences, à la disposition des amis. C'est là que se donnait le déjeuner de rigueur, dont les frais—il faut bien le dire—demeuraient assez fréquemment à la charge du digne aubergiste.

Les coqs chantaient dans les basses-cours, le jour commençait à poindre quand je traversai le petit jardin, derrière le cabaret.

Arrivé à une porte sous laquelle filtrait un mince rayon de lumière, je frappai d'une certaine façon. Cocles m'ouvrit en faisant le salut militaire, et je trouvai attablés, à la lueur d'un quinquet, Hubbard et deux compagnons, qu'à leur tournure, à leur habillement—longue redingote à collet carré, strictement boutonné, pantalon large, chapeau à grandes ailes, à leurs moustaches en croc, à leurs cannes de jonc plombées—on reconnaissait tout de suite pour appartenir à la légion des officiers en demi-solde. C'étaient deux camarades de notre régiment, les lieutenants Vidal et Moulleron.

On but, on trinqua, on vociféra, on goguenarda, on rit. Comme tout cela était triste ! Des rires lourds, abrupts, des voix de rogomme, des rodromontades sans conviction, le grossier langage du corps-de-garde mêlé à l'argot avilissant des tripots et des filles, des visages flétris ou s'affichaient le cynisme et toutes les passions brutales. En Cocles seul s'était conservé intact le type militaire : celui-là avait toujours le feu sacré, le naïf espoir, la foi.

J'observai Hubbard. Rien qui décelât chez lui la moindre émotion. D'ordinaire, en pareil cas, il avait la gaieté du soldat qui se retrouve dans son élément en face d'un danger. Cette fois, c'était, en apparence du moins, la plus complète indifférence. Tout le monde d'ailleurs semblait avoir oublié le but de la réunion ; on s'était mis sur le chapitre des vieilles histoires du régiment, répertoire inépuisable ; les petits verres se succédaient si bien, que ce fut moi qui dus avertir ces messieurs qu'il était grandement temps de songer au départ.

L'heure de la rencontre n'ayant pas été arrêtée par les deux adversaires, on avait décidé de se trouver sur le terrain au lever du soleil ; c'était le moment de la matinée le plus habituellement choisi. Or, le soleil brillait déjà d'un bel éclat quand nous sortîmes. Cela mit de mauvaise humeur Moulleron, qui ne cessa de maugrener dans ses moustaches, tout le long du chemin, bien que le retard lui surtout inacceptable à son bavardage.

On était en mai ; les grands arbres balançaient leur jeune feuillage dans un ciel bleu et rose : la forêt retentissait du piotement de milliers de nids. Après un quart d'heure de marche, nous nous engageâmes dans un dédale d'étroits sentiers bien connus des duellistes de cette époque, et conduisant à une petite clairière, au centre de laquelle se dressait un énorme chêne. C'était le lieu désigné.

Nous n'y trouvâmes personne.

Moulleron eut un soupir de soulagement— puis immédiatement après un grognement indigné.

—Est-ce que ce blanc-bec veut nous faire poser ?

Je jetai à Hubbard un coup d'œil qui signifiait :

—Qu'avais-je dit ?

—Il viendra ! répliqua sèchement le capitaine. Attendons.

Il y avait dans ses paroles un accent de certitude qui s'imposa à tous. Moulleron momentanément se résigna.

Nous nous promenâmes en fumant dans ce magnifique salon de verdure où le soleil dardait des flèches d'or à travers la dentelle des taillis emperlés de rosée. Vidal chanta. Les couplets orduriers de *Sopha Mathieu* se mêlèrent à l'hymne enthousiaste de l'aboulette montant dans l'azur.

Hubbard était impassible. Sa tête sanglante se dressait plus sinistre qu'à l'ordinaire sur son col roide. Ses mouvements saccadés paraissaient être le résultat d'un mécanisme intérieur.

Cependant, le temps marchait, la rosée nous gelait les pieds dans nos bottes ; la provision de patience de Vidal s'épuisait ; Moulleron jetait feu et flammes.

Le capitaine défendait son adversaire, qui, selon lui, ne pouvait être l'objet d'un blâme, puisque l'heure n'avait pas été précisée. Moulleron, ayant tiré pour la dixième fois l'oignon que lui avait prêté le père Cocles, constata que nous croquions le marmot depuis quarante minutes.

D'un air résolu, il tordit sa longue barbe, et vint se camper devant Hubbard.

—Tu as été joué comme un conserit ! lui dit-il. Le pékin—à qui tu n'as pas même eu l'idée de demander son nom, faute impardonnable !—rit de toi en ce moment, comme tout Paris en rira ce soir—et on aura raison !

—Personne n'a jamais ri de moi—moi présent ! fit observer Hubbard avec hauteur.

—Cela viendra peut-être ! reprit Moulleron se montant de plus en plus ; au surplus, je dois te dire que c'est bien le cadet de mes soucis !

—Mais ce qui me touche, ce que je n'admettrai sous aucun prétexte, c'est que tu m'aies amené ici pour me faire jouer ce rôle de sot et ridicule personnage ! J'entends ne m'être pas dérangé pour rien.....

—Comprends-tu ?

A cette provocation fort claire, les yeux d'Hubbard s'allumèrent d'une joie soudaine :

—Je comprends parfaitement, répondit-il. Cintrat sera mon témoin.

—Je choisis l'épée, dit Moulleron.

Nous essayâmes de nous opposer à ce duel absurde. Il y avait longtemps que Moulleron jaloux en secret les prouesses et le renom de Hubbard, et pour rien au monde il n'eût laissé échapper cette occasion unique de le jeter à bas de son piédestal et de se mettre à sa place.

On avait apporté des épées et des pistolets, le choix des armes devait se faire sur le terrain. Les deux adversaires prirent chacun une épée et allèrent se placer en face l'un de l'autre ; mais Vidal leur cria d'arrêter ; son doigt tendu montrait un sentier qui s'ouvrait en face de nous.

A l'extrémité de ce sentier, était apparu un personnage vêtu de noir qui s'avancait d'un pas rapide. A mesure qu'il approchait, je voyais, dans la lumière verte, se dessiner l'étrange figure qui avait tant impressionné le malheureux Hubbard : ce teint éblouissant, ces petites moustaches brunes obliquement posées, ces grands yeux d'un bleu lumineux, d'une singulière puissance magnétique. Moi aussi, j'éprouvai une sensation de malaise indéfinissable comme si j'eusse été en présence de quelque chose d'anormal, de contre nature.....

Le beau fils nous salua avec aisance, et, d'une voix au timbre argentin finement nuancée :

—Messieurs, recevez mes excuses d'un retard regrettable qui est dû à une circonstance plus fâcheuse encore : les quelques amis que j'ai à Paris et sur lesquels je comptais, sont absents. Si vous pensez comme moi que l'affaire ne saurait être ajournée, l'un de vous, messieurs, voudra-t-il bien se supposer mon ami pendant cinq minutes et me rendre le service d'être mon témoin ?

On n'était guère formaliste en ce temps-là—et puis, nous avions hâte d'en finir.

Après un court délibéré, Vidal s'offrit.

Je me promenai avec Hubbard pendant que les deux témoins réglèrent les conditions du combat. Le capitaine avait repris le masque de glace qu'il avait laissé tomber un moment dans son altercation avec Moulleron.

Les témoins vinrent nous faire connaître ce qui avait été décidé : le pistolet à trente pas ; une seule balle serait échangée ; les deux adversaires tireraient en même temps, au troisième signal.

On se plaça.

—Avez-vous demandé son nom ? dis-je à Vidal.

—Ma foi, répondit-il, vous m'y faites penser.

Il s'approcha du jeune homme et le pria de répondre à cette question qui eût dû précéder tout le reste.

L'inconnu eut un énigmatique sourire.

—Mon nom ? dit-il à haute voix ; oh ! le ca-

capitaine Hubbard le connaît bien ; je me nomme le vicomte Henri de Santis.

Parbleu ! si je en moi-même, j'en étais sûr : un parent !

Mais presque aussitôt, réfléchissant que ce n'était pas seulement le nom, que c'était aussi le titre et le prénom du jeune garde de corps tué par Hubbard, j'eus comme un moment de vertige. Hubbard avait fait un léger salut de la tête ; pas un muscle de sa face n'avait tressailli.

Vidal reprit sa place et frappa trois fois dans ses mains, à intervalles égaux. Deux détonations éclatèrent, confondues en une seule.

Hubbard était resté debout ; l'inconnu s'était affaissé à terre, avec un gémissement.

« Croyez donc aux pressentiments ! » murmurai-je en courant au blessé. Hubbard fut pris en cet instant d'un rire nerveux qu'il s'efforça vainement de retenir. Il alla reprendre son cigare posé avant le combat sur un tronc d'arbre, vérifia qu'il n'était pas éteint, et le remit à sa bouche.

Je m'étais penché sur le jeune homme qui ne donnait plus signe de vie. Je le crus tué roide. La balle l'avait atteint dans le côté gauche. Je coupai lestement l'habit, la chemise... Alors Vidal et moi poussâmes ensemble un cri. Mouilleron accourut et fut comme nous saisi d'épouvante ; nous nous regardâmes frissonnants sans pouvoir articuler une parole.

« Qu'y a-t-il donc ? » interrogea Hubbard toujours secoué par cet odieux rire qui se haçait entre ses dents.

« Comme nous ne répondions pas, il s'approcha. « Qu'y a-t-il ? Est-ce que je ne l'aurais tué qu'à moitié ? »

Mouilleron se jeta devant lui.

« Vast-en ! »

Le capitaine s'arrêta stupéfait ; il voulut écarter Mouilleron, mais celui-ci lui avait saisi les deux bras, le secouait avec rage et répétait : « Vast-en ! »

« Malheureux, criai-je hors de moi, plutôt à Dieu que vous vous fussiez tué hier soir ! »

Vidal blasphéma.

« Nous voilà propres ! C'est écrasant de honte. Tonnerre de Dieu ! »

En même temps que le sexe, nous avions reconnu la personne. Le capitaine Hubbard avait eu pour adversaire la célèbre chanteuse Rose Duverger, de l'Académie royale de musique.

Hubbard bouscula Mouilleron, arriva près du corps ; il le considéra un instant d'un œil fixe et étincelant, les cheveux droits sur la tête, la bouche écumante ; — puis il s'enfuit.

Si horriblement bouleversé que je fusse, il fallait faire mon métier. La victime n'était pas morte ; la blessure même ne paraissait pas très-grave. Deux gardes qui avaient entendu les coups de feu, accouraient sur le théâtre de cette triste scène ; ils m'aiderent à improviser un brancard sur lequel la jeune femme fut transportée à Vincennes.

Les deux témoins avaient fait comme Hubbard : ils avaient disparu.

Mlle Duverger ne reprit connaissance qu'à Vincennes, dans une chambre d'hôtel où je l'avais provisoirement installée. Ses premières paroles furent pour me prier de lui dire sans réticence la vérité sur son état. J'avais déjà sondé la blessure ; il n'y avait rien à craindre, mais le projectile, après avoir contourné les côtes, s'était logé près de la colonne vertébrale, et il s'agissait de procéder à son extraction. J'offris d'aller chercher Dupuytren ou Boyer.

« Croiriez-vous pouvoir réussir ? » me demanda-t-elle.

Je répondis affirmativement.

« Eh bien, je me fie à vous. »

L'opération était fort simple et je l'exécutai avec succès. Au bout de trois semaines, Mlle Duverger était guérie. Comme l'aventure eut un immense retentissement, cette cure, qui n'avait rien de merveilleux, me fit tout de suite une réputation.

J'appris par les gazettes la mort du capitaine Hubbard dont on avait trouvé le cadavre dans la forêt. Il s'était brûlé la cervelle.

ALBERT MARIE.

FAITS DIVERS

— Un affreux malheur est arrivé il y a quelque temps, chez M. R..., rue des Dames-Blanches, à Namur.

Un enfant de quelques mois a été étouffé dans son berceau par un chat qui s'était introduit dans la chambre à l'insu des parents. Quand on arriva à son secours, le pauvre petit être était mort et avait le visage horriblement égratigné.

— Les nouvelles que nous recevons de Gaspé sont loin d'être encourageantes. La pêche, qui a été bonne du côté du nord, a complètement manqué du côté du sud. Il faut ajouter à cela des pluies incessantes qui ont sérieusement compromis les travaux agricoles, en sorte que les espérances que les Gaspéens entretenaient de ce côté sont à peu près complètement déçues. Aussi on nous dit qu'il sont découragés et qu'un grand nombre songent à quitter ce pays et à émigrer au Manitoba.

— Un terrible accident est arrivé à Toronto, le 26 du mois dernier. Trois des enfants de M. Venables, ingénieur en chef des travaux, se sont noyés. Il paraît que M. et Mme Venables avaient laissé jouer leurs enfants près du quai vers sept heures en sortant pour faire une courte promenade. Ils avaient recommandé à leurs enfants de ne pas aller sur le bord du quai.

De retour à la maison, vers cinq heures, ils furent surpris de ne pas y trouver leurs enfants. La servante dit qu'elle les avait cherchés depuis 8 heures, mais qu'elle n'avait pu les trouver.

Ce matin à sept heures, deux des petits corps furent trouvés à 12 pieds de profondeur du côté Est du quai. L'autre cadavre fut trouvé environ une heure après.

Ces trois enfants, dont deux petites filles, étaient âgés respectivement de 9, 3 et 2 ans. On suppose que les deux plus jeunes seraient tombés à l'eau et que la plus âgée, voulant les secourir, est également tombée du quai. Sa figure était terriblement contractée. On croit qu'elle a d'abord voulu se servir de son châle pour sauver son jeune frère et sa sœur, et que les forces lui manquant, elle a été entraînée.

— On lit dans le *Canadien* de Québec :

« Des gens mal intentionnés, poussés par le fanatisme, ont fait disparaître l'inscription qui portait le nom de LEVIS, sur le monument des braves de Sainte-Foye. Ces personnes malicieuses ont coupé les rivets et ont enlevé la plaque sur laquelle se trouvait le nom de ce brave général. Il est vraiment regrettable d'avoir à signaler une action aussi infâme, qui démontre jusqu'à certains individus peuvent pousser le fanatisme contre tout ce qui touche à la gloire de notre nationalité.

« Au moment où des efforts inouïs se font pour obtenir une souscription nationale en faveur de la restauration du monument des braves de Sainte-Foye, non-seulement auprès de la population canadienne-française, mais aussi auprès de toutes les autres nationalités de cette ville, il est vraiment regrettable de rencontrer des êtres assez infâmes pour porter une main sacrilège sur un monument qui couvre des noms glorieux des races française, anglaise, écossaise et irlandaise, reposant dans une gloire commune. Mais nous devons dire ici que ce n'est qu'au nom du brave général Lévis à qui on en veut. C'est très-significatif. »

ENCOURAGEANT.—Monsieur Olivier Lachance, cultivateur de Chicoutimi, Saguenay, écrit qu'il a terminé ses récoltes le 26 août cette année, après avoir récolté 2,000 quintaux de grains de toutes sortes, 45 charges de paille et 200 charges de foin. Malgré cela, M. Lachance se propose de faire une deuxième récolte de foin dans la plupart de ses prairies, vers le 15 septembre. Cette nouvelle est assez encourageante après l'été pluvieux que nous avons eu.

SERVICE FUNÈRE.—Mardi 28 août, à 8 heures, a eu lieu à l'église Notre-Dame le service solennel pour le repos des âmes de Son Eminence le cardinal Franchi et de Son Excellence Mgr G. Conroy, évêque d'Arday et délégué apostolique au Canada. Il y avait un concours extraordinaire de prêtres et de fidèles. L'immense basilique était tendue de noir et un superbe catafalque entouré de nombreux jets de lumière, s'élevait au milieu de la nef. S. G. Mgr l'évêque de Montréal officiait ; M. le chanoine Plamondon, prêtre assistant ; les diacres d'honneur étaient les chanoines Lamarche et Dufresne, et les diacres et sous-diacres d'office, MM. Deschamps et Lévêque.

MEURTRE A SAINTE-CATHERINE.—Un épouvantable assassinat vient d'être commis à Gosford, dans la paroisse de Sainte-Catherine, comté de Portneuf. Depuis longtemps, deux voisins, l'un nommé Michael Farrell et l'autre Michael Conway, étaient en difficulté. Le moindre incident survenu entre eux suffisait pour rallumer la querelle. Hier, vers onze heures, Conway ayant fait passer son bétail sur la terre de Farrell, sans refermer la barrière, celui-ci, après avoir proféré les plus violentes menaces, courut chez lui, prit un fusil, et, visant son ennemi, lui fit sauter la cervelle. La mort, comme on le pense bien, a été instantanée. Le frère de la victime ayant voulu se jeter sur le meurtrier, celui-ci se mit en frais de recharger son arme, et le frère dut battre en retraite.

Michael Conway était un cultivateur fort respectable et jouissait de l'estime générale. Le meurtrier et la victime étaient tous deux très-vigoureux, et Farrell, quoique très-fort, redoutait Conway.

Ce Farrell est le même individu qui, il y a une quinzaine d'années, tua à coups de hache un nommé Meagher, frère de son beau-frère. Il fut acquitté, parce qu'il avait tué à son corps défendant. C'est un homme aux traits durs et à l'air déterminé.

La nouvelle du meurtre a exaspéré la famille Conway, qui est très-nombreuse, et le meurtrier, craignant qu'on ne lui fit un mauvais parti, est venu ce matin à quatre heures se livrer à la police.

Le *Chroniqueur* de Québec donne les détails suivants sur l'enquête qui a eu lieu, à Saint-Gabriel de Valcartier, sur le cadavre de Michel Conway. Le Dr Belleau était accompagné du Dr Vallée, de cette ville, et des constables de police Burke et Love. Les jurés suivants ont été assermentés : Anthony Maher, président, W. McKenna, P. McLellan, J. Holton, O. Langlais, F. Savard, D. Murphy, A. Stewart, J. Maher, M. Donovan, P. McCarthy, J. Farquhar, J. Poole, J. Cleary et J. Brennan.

Maurice Conway, frère du défunt, cultivateur de Saint-Gabriel de Valcartier, dit que la veille, il partit vers 2 heures pour aller à Sainte-Catherine, où demeurait le défunt. A quatre heures, il partit de la maison de son beau-frère pour aller chez M. McLaughlin.

Il y avait à peine un quart-d'heure qu'il y était quand le défunt arriva. Il nous demanda de l'accompagner jusqu'au marais, sur le chemin

Gosford, à environ un mille de chez McLaughlin. Il nous dit qu'il avait vu Farrell rôder dans les environs avec un fusil. Il craignait d'être tué par Farrell, et il voulait se faire accompagner par McLaughlin pour avoir un témoin, pour le cas où Farrell tirerait sur lui. McLaughlin accéda à la demande du défunt, et le témoin les accompagna. Ils rencontrèrent W. Landers qui se joignit à eux.

A environ un mille, le témoin vit Farrell avec un fusil. Il courait au bord d'un petit bois. Il s'avança ensuite vers nous. Arrivé à trois ou quatre verges du défunt, il lui dit de rebrousse chemin. Le défunt répondit qu'il allait s'en retourner, et immédiatement Farrell éleva son fusil et tira à la tête du défunt, qui tomba pour ne plus se relever.

Le défunt n'a fait aucune provocation quelconque, et il n'avait aucune arme sur lui. Le témoin essaya alors de désarmer Farrell, mais il ne put réussir. Il courut donner l'alarme.

Ce témoignage a été pleinement corroboré par McLaughlin et Landers.

Après ces témoignages et le rapport du médecin, le jury rendit un verdict de meurtre contre Farrell, et ce dernier fut immédiatement ramené à Québec et incarcéré.

Le défunt a 38 ans et laisse une veuve et 5 enfants. Le prisonnier a 51 ans et est père de 11 enfants.

SOUVENIR.—Tous les lauréats qui ont obtenu les médailles offertes par lord Dufferin dans les universités, collèges, convents, académies, du Canada, ont reçu de Son Excellence l'invitation de lui envoyer leur photographie.

Son Excellence désire en faire un album spécial.

— Deux hommes du comté d'Ottawa sont arrivés à Ottawa mercredi de la semaine dernière, ayant en leur possession des morceaux d'argent qu'ils disent avoir trouvés sur leur ferme.

On a porté ce minerai à un bureau minéralogique et on l'a trouvé très-riche. Il ne semblait pas avoir été récemment extrait du roc, car il avait une surface polie.

On a offert de suite \$20,000 pour la ferme, mais les propriétaires ont refusé.

TENTATIVE DE SUICIDE.—Un jeune marchand de 28 à 30 ans, M. Adélar Raciocot, de la société Raciocot et Descary, Nos. 165½ et 167 de la rue Saint-Joseph, a tenté à ses jours vendredi soir, dans les circonstances suivantes : il parut morne et soucieux toute la journée, mais cela fut attribué aux soucis des affaires et rien ne faisait prévoir le fatal résultat de cette mélancolie. Sur la fin de l'après-midi il partit pour la gare Bonaventure et revint chez lui immédiatement. Après avoir fait quelques recommandations à son commis il alla s'enfermer dans sa chambre à coucher. Il n'y avait pas cinq minutes qu'il était là, lorsque sa femme entendit trois détonations d'armes à feu. Devant ce qui se passait, elle courut dans la rue et rencontra M. Shea qui demeure le voisin, elle le pria de venir empêcher son mari de se tuer.

M. Shea monta jusqu'à la chambre à coucher, mais resta en dehors et empêcha Raciocot d'ouvrir la porte avant d'être désarmé. Après quelques minutes, il l'entendit déposer son revolver sur un bureau, et entrant aussitôt il le saisit par les mains pour l'empêcher de se faire d'autres blessures. Raciocot, qui avait momentanément recouvré la raison, pria Dieu de lui pardonner ce qu'il venait de faire et demanda un prêtre et un médecin. Le prêtre arriva bientôt suivi des docteurs Dubuc, Hingston et Bourke. Le malheureux jeune homme baignait dans son sang qui coulait abondamment par cinq blessures causées par les balles du revolver ; la première est dans le front, au-dessus de l'œil gauche ; la deuxième est dans la bouche où la balle a pénétré, sortant par la nuque ; la troisième est sous la mâchoire gauche ; la quatrième dans le sein gauche, au-dessus du cœur ; la cinquième, dans le côté gauche et traversant un poumon.

Les balles ont été extraites à l'exception de celles qui ont pénétré l'une dans le front et l'autre dans le poumon. La perte de sang avait rendu le blessé très-faible et les médecins n'ont pu donner aucun espoir de guérison. Le sergent de police Hilton ayant été averti, se rendit chez M. Raciocot qu'il trouva après souper. Il lui posa quelques questions, et comme l'esprit du malade ne paraît pas bien rétabli, il recommanda aux gens de la maison d'en avoir le plus grand soin. Les médecins conservent quelques espérances de guérison.

UN REMÈDE POUR LA CONSOMPTION

Un vieux médecin, retiré de sa profession, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un simple remède végétal pour la guérison prompte et permanente de la Consommation, de la Bronchite, du Catarrhe, de l'Asthme et de toutes les maladies de la Gorge et des Poumons, lequel est aussi un remède positif et radical pour la faiblesse des Nerfs et pour tous les maux nerveux, après avoir eu la preuve de ses merveilleuses vertus curatives dans des milliers de cas, croit de son devoir de le faire connaître à l'humanité souffrante. Animé par ce motif et le désir d'alléger les souffrances humaines, j'enverrai *gratis* cette recette à tous ceux qui la désireront, avec des directions complètes pour la préparation et l'usage du remède, en français, allemand ou anglais. Cette recette sera envoyée par la maille en adressant avec un timbre de poste et nommant ce papier : W. W. SHEAR, 149 Powers' Block, Rochester, N.-Y.

Elections générales. La plus grande excitation règne dans toute la Puissance. Quels seront les élus ? Voilà ce qu'on se demande partout. Beaucoup qui se pensent appelés en Chambre seront obligés de reprendre, tout penauds, le chemin de leurs foyers. Mais une chose certaine, c'est que la plus grande victoire sera remportée cet automne par la célèbre maison Pilon. Son importation est monstre. Les marchandises sont riches, très-bien choisies, et peuvent être vendues à des bas prix sans précédents. Les tweeds, gros draps, et tous les lainages sont arrivés ; leur bon goût et leur bon marché étonnent tout le monde. Toutes les semaines nous recevons des centaines de caisses de nouveautés, et tous les jours des milliers de pratiques se pressent dans notre immense magasin pour visiter la magnifique installation de nouveautés que nous faisons journellement. De fait, jamais rien de tel ne s'est encore vu à Montréal. Nous recevons toutes les dernières nouveautés de New-York, Paris et Londres, et nous importons directement toutes nos marchandises nous-mêmes. C'est la raison pour laquelle nous pouvons vendre *tout* à des bas prix qui ne se sont jamais encore vus. Cet automne nous voulons faire le plus grand commerce de détail de la Puissance. Nous avons pris nos mesures en conséquence. Nous avons le local et les marchandises qu'il nous faut, et nous sommes certains d'avancer que les pratiques, toujours anxieuses d'acheter du beau et du bon à *bon marché*, s'empresseront de venir en foule comme par le passé.

Des avantages exceptionnels sont maintenant offerts.

A. PILON & CIE.

A NOS LECTEURS.—Nous sommes convaincu que nos lecteurs et aimables lectrices liront avec plaisir le compte-rendu d'une visite que nous avons faite récemment au nouveau magasin de M. P. E. LABELLE, le marchand de nouveautés de la rue Notre-Dame. On se rappelle que M. Labelle tenait ci-devant son établissement sur la rue Sainte-Catherine ; ce n'est qu'à la fin d'avril dernier qu'il a transporté son immense fonds de marchandises à l'endroit qu'il occupe actuellement : 109, RUE NOTRE-DAME, entre les rues Bonsecours et Gosford. M. Labelle a cru devoir opérer ce changement afin d'avoir un local plus spacieux, plus central et répondant mieux aux besoins de sa nombreuse clientèle. Nous avons été surpris de voir les prix excessivement bas auxquels les marchandises sont vendues dans ce magasin. Une visite conviendra tout le monde de l'avantage qu'il y a de s'adresser à M. Labelle avant d'acheter ailleurs.

Au Magasin Rouge, 581, rue Sainte-Catherine.—COMPÉTITION SANS PRÉCÉDENT DANS LE COMMERCE DE NOUVEAUTÉS.—Notre magasin n'est ouvert que depuis un mois à peine, et des milliers d'acheteurs l'envahissent déjà tous les jours. C'est vraiment plus que nous osons espérer. Nous nous faisons toujours un devoir d'être véridiques et sans exagération dans l'annonce de nos marchandises, ne descendant jamais à ce système vulgaire et trompeur d'annonces pronant des marchandises qui n'ont aucune valeur appréciable. Nous savons, toutefois, que le public est trop intelligent pour s'en laisser imposer par ces réclames mensongères. Il nous suffira de dire que notre grande expérience dans l'achat des stocks nous donne une supériorité indéfinissable sur ce qui se soit pour l'achat et la vente de marchandises qui ne sont pas surpassées pour la nouveauté et le goût. Nous vendons nos Tweeds et nos Etoiles à Robes à une commission de 25 pour cent seulement. Nous coupons nos Draps et Tweeds *gratis*, et donnons les Patrons de Robes et de Manteaux par-dessus le marché ! La haute réputation dont notre maison jouit déjà pour les marchandises de deuil n'a pas de précédent à Montréal. Nous recevons tous les jours des témoignages flatteurs quant à la qualité et à la beauté des Marchandises de deuil que nous vendons, comme toutes les Dames peuvent s'en convaincre en nous honorant d'une visite. L. J. PELLETIER & CIE., Propriétaires ; J. N. ARSENAULT, Gérant.

AVIS AUX DAMES

Le soussigné informe respectueusement les Dames de la ville et de la campagne, qu'elles trouveront à son magasin de détail, No. 196, rue St. Laurent, le meilleur assortiment de Plumes d'Autruches et de Vautours, de toutes couleurs ; aussi, réparages de Plumes de toutes sortes exécutés avec le plus grand soin, et Plumes teintes sur échantillon sous le plus court délai ; Gants nettoyés et teints noirs seulement.

J.-H. LEBLANC. Atelier : 547, rue Craig.

AVIS

Nos abonnés qui ne conservent pas *L'Opinion Publique* pour la faire relire nous obligeraient beaucoup en nous renvoyant les Nos. 7 et 18 de cette année, que nous voulons bien payer.

Une réconciliation par calembour.
Louis épouse Claire.
Au bout de quelques jours, ils veulent se séparer.
Un ami de la maison intervient et s'écrie :
— Cette séparation est impossible.
— Pourquoi ? lui dit-on.
— Parce que, si elle a lieu, la femme deviendra sourde et le mari deviendra aveugle.
— Comment cela ?
— C'est bien simple : Claire perdra Louis et Louis ne verra plus Claire !



CONCOURS DE NATATION



COURSES EN CHALoupES



COURSE DES JEUNES FILLES

LES REGATTES DU GRAND-TRONC, VIS-A-VIS L'ILE DES SŒURS

Les dernières dépêches d'Angleterre apportent une nouvelle qui aura pour nous des résultats très-importants, si elle se confirme. Un correspondant du Times, de Londres, lui écrit de Philadelphie que le gouvernement américain vient d'entamer des négociations dans le but de faire un nouveau traité de réciprocité avec le Canada.

NOS GRAVURES

La visite du Gouverneur-Général à Sherbrooke

Les journaux quotidiens ont rendu compte des ovations qui ont marqué la visite du Gouverneur-Général dans les Cantons de l'Est. Son Excellence s'est fait un devoir de déclarer que l'illumination et la procession aux flambeaux qui ont eu lieu à cette occasion, ont été la plus belle démonstration du genre dont il ait été témoin en Canada.

Les régattes du Grand-Tronc

Les croquis de notre artiste rappellent les principaux incidents d'un événement familier à nos lecteurs qui a eu lieu samedi, le 24 août, vis-à-vis l'île des Sœurs, près Montréal. Le concours de natation et les courses en chaloupe furent chaudement contestées. La course des jeunes filles présentait un intérêt considérable à cause du nombre des concurrentes et du savoir-faire dont elles ont fait preuve.

Chypre, Famagouste

Si l'on jette les yeux sur une carte de l'Asie occidentale, Chypre apparaît comme une sentinelle surveillant d'un œil l'isthme de Suez et de l'autre la chaîne du Taurus qui doit traverser le grand réseau continental asiatique lorsqu'il reliera Constantinople à l'Indus, et dont le premier tronçon, celui de Diarbelin à Erzeroum, vient d'être concédé à une compagnie anglaise. Or, Chypre fait précisément face à la vallée de Cydnus qui conduit en ligne droite à Diarbelin, c'est-à-dire à l'entrée de la coupure du Taurus qui ouvre un passage à l'Euphrate et lui permet de se diriger vers le golfe Persique. Là se trouve le point stratégique dont la possession permet à une armée du Nord de se diriger à son gré sur l'isthme de Suez ou sur les Indes. Chypre a donc joué un rôle très-important dans l'histoire ancienne et moderne de l'Asie, mais particulièrement dans celle de l'Égypte dont elle est la sentinelle et le complément nécessaire, et lorsque Alexandrie se réveille, on ne laisse pas dormir longtemps Salamine.

La rade de Salamine ou de Famagouste est en effet la plus belle et la plus sûre des mers de Syrie. L'aire de l'ancienne ville de Salamine dénote une population d'au moins quatre cent mille habitants, et l'on sait que Famagouste en a compté trois cents, sous les Lusignans. Au commencement de ce siècle, la population d'Alexandrie était descendue à six mille âmes; aujourd'hui, elle dépasse deux cents. En ce moment, Salamine et Famagouste peuvent bien compter trois ou quatre cents âmes chacune; mais l'incurie turque n'est pas l'unique cause de cette effroyable dépopulation; la découverte de l'Amérique et celle du cap de Bonne-Espérance avaient fait prendre une autre route au commerce, et l'Europe n'a abandonné aux Turcs que des pays en pleine décadence.

Ainsi la Famagouste des Lusignans ne comptait plus qu'une quinzaine de mille d'habitants lorsqu'elle tomba aux mains des Turcs, et son enceinte vénitienne, qui date de 1493, ne peut pas en contenir davantage.

Son port, aujourd'hui presque entièrement ensablé, est formé par une barrière de récifs s'étendant parallèlement à la côte pendant plusieurs kilomètres; il est tel que le désirent les steamers qui n'aiment pas à entrer dans des rades profondes. Mais cette situation si favorable pour le commerce ne permet pas de le défendre

contre un bombardement du large, et d'en faire par conséquent un port militaire. Salamine, au contraire, peut remplir d'autant mieux cette destination que son port n'est que l'embouchure du fleuve Pidas, qui a envasé et enlèvré un bras de mer s'enfonçant profondément dans les terres. On ne peut assainir cette plage marécageuse qu'en draguant l'ancien lit du fleuve, et l'on aura alors un port de guerre parfaitement abrité par les batteries de la côte qui pourront tenir les navires ennemis hors de portée.

L'emplacement de l'ancienne Salamine est marqué par le tombeau de Teucer, qui reconstruisit, dit-on, cette ville au treizième siècle avant notre ère. Il est situé tout près de la belle église byzantine de Saint-Barnabas. Plus près de la mer, se voient trois tombeaux, dont l'un porte le nom de prison de Sainte-Catherine. Ils ne diffèrent des tombeaux de l'empire égyptien qu'en ce qu'ils sont voûtés en plein cintre. Leurs blocages sont en plâtre, ce qui dénote qu'ils sont antérieurs à l'époque romaine, où l'on ne se servait que de la chaux et du sable; mais comme ce plâtre est retourné à l'état cristallin, il est probable que ces tombeaux datent de l'époque des Chéas, qui furent maîtres de l'Égypte 2400 ans avant notre ère, et lui empruntèrent son style et ses modes. Aussi tout est égyptien dans les plus anciens débris de sculpture exhumés à Chypre, et l'on y a employé les hiéroglyphes pour écrire la langue grecque qui s'y parlait déjà 2000 ans avant notre ère. Le tombeau de sainte Catherine est ombragé par des jujubiers séculaires, de l'effet le plus pittoresque. A quel ques pas, se dresse un aqueduc de Justinien voûté en ogive. Ce genre de voûte était donc employé à Chypre quatre ou cinq siècles au moins avant qu'il n'eût été apporté en France par les compagnies de franc-maçons, qui ont construit sur des plans exclusivement français toutes les églises de Syrie et de Chypre.

Cette revue d'architecture, qui commence avec l'histoire de notre race, se continue dans l'enceinte même de Famagouste. Elle contient encore trente-deux églises, plus ou moins endommagées, dont la plus remarquable est la cathédrale de Saint-Jacques, l'église métropolitaine latine de l'île; c'est la plus belle de toutes les églises d'Orient. Elle a été construite d'un seul jet, et le chœur est d'une extrême richesse d'ornementation qui annonce la Renaissance. A l'entrée, se voit encore le tombeau d'une dame française que les Turcs ont respecté. En face, se dresse le palais de la lieutenance vénitienne. Il est à arcades soutenues par des colonnes monolithes de granit égyptien provenant de Salamine, avec des chapiteaux de marbre blanc.

Vers l'année 1571, fort peu de temps avant le siège, il fut habité par un lieutenant de la République, qui se nommait Christoval Moro; c'est le personnage dont Shakespeare a fait son Othello.

Après ces deux édifices, le principal intérêt de la ville de Famagouste est dans ses fortifications, qui, bien que du quinzième siècle, sont du système introduit plus tard en France par Vauban. L'ingénieur Martinengo, fils de celui qui avait défendu Rhodes, les visita et les compléta en 1571, et soutint contre une armée de soixante mille Turcs un siège mémorable qui dura dix mois et coûta très-cher aux assiégeants. Tous les travaux d'approche et de contre-approche se distinguent encore parfaitement. L'artillerie turque occupa en deux presque toutes les églises, mais ne fit aucun mal aux fortifications. Les Turcs, très-habilement dirigés, eurent alors recours à la mine et firent sauter un cavalier, qui força les assiégés à capituler.

La capitulation fut violée, la garnison vénitienne fut faite esclave; les femmes qui devaient être transportées à Cantie par la flotte ottomane, voyant qu'elles allaient être dirigées sur Constantinople, y mirent le feu et sombrèrent avec leurs richesses. Le gouverneur vénitien Bayvadino eut les oreilles et le nez coupés; puis, après l'avoir promené pendant trois jours sur un banc, on l'écorcha vif. Martinengo fut le seul qui échappa à cette catastrophe. Il

trouva un asile sûr chez l'ingénieur au service turc, qui avait dirigé l'attaque de la ville qu'il avait défendue et était chrétien comme lui.

Depuis ce temps, Famagouste est restée telle que l'avait laissée le siège. Il a été interdit aux chrétiens d'y séjourner vingt-quatre heures, et le centre commercial de l'île a été transporté à Larnaka.

LES ECHECS

Adressez toutes les communications concernant ce département à M. O. TREMBE, No. 698, rue Saint-Bonaventure, Montréal.

A UN AMATEUR, Montréal.—Le meilleur moyen de vous procurer un traité complet est de vous adresser directement à MM. Prost et Fils, Nos. 72-74, rue Saint-Sauveur, Paris, directeurs du journal d'échecs, la Stratégie.

TOURNOI D'ECHECS CANADIEN DE 1878 39EME PARTIE.

Jouée en cette ville au 7ème Congrès annuel du Canadian Chess Association, entre MM. J. W. Shaw, de Montréal, et E. B. Holt, de Québec.

Table of chess moves for the Canadian Chess Tournament. Columns: Blancs (J. W. Shaw), Noirs (E. B. Holt). Moves listed include 1 P 4e R, 2 C 3e F R, 3 P 4e F, etc.

Et les Blancs annoncent s'être gentiment le coup de grâce en 4 mouvements.

NOTES.

- (a) Joué dans l'intention de pousser en avant les Pions du Roi.
(b) Prendre avec le Fou nous semblerait plus judicieux.
(c) Evidemment un oubli qui devient de suite fatal.

TOURNOI INTERNATIONAL D'ECHECS DE 1878. 40EME PARTIE.

Jouée à Paris au Palais de l'Industrie entre M. Zukertort et M. Winawer, pour le 1er prix.

Table of chess moves for the International Chess Tournament. Columns: Blancs (M. Winawer), Noirs (M. Zukertort). Moves listed include 1 P 4e R, 2 C 3e F R, 3 F 5e C, etc.

—Westminster Paper.

41EME PARTIE

Jouée en Angleterre entre MM. Stevenson et Marriott.

Table of chess moves for the tournament between Stevenson and Marriott. Columns: Blancs (M. Stevenson), Noirs (M. Marriott). Moves listed include 1 P 4e R, 2 P 4e D, 3 F 4e F D, etc.

Et les Noirs font mat le coup suivant.

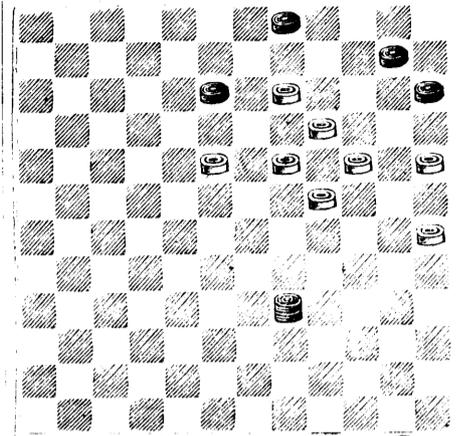
AVIS

Les abonnés de L'Opinion Publique qui désirent faire relier leurs volumes d'une manière élégante et solide, et à bon marché, feront bien de s'adresser au bureau de ce journal, 5 et 7, rue Bleury.

LE JEU DE DAMES

Adressez toutes les communications concernant ce département à M. J. E. TOURANGEAU, bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

PROBLEME No. 135 NOIRS.



BLANCS Les Blancs jouent et gagnent.

Solution du Problème No. 134

Table showing the solution for problem 134. Columns: Les Blancs jouent, Les Noirs jouent. Values: 67, 39, 55, 27, 68, 57.

Solution juste du Problème No. 134

Montréal.—MM. N. Chénier, H. Robitaille, J. Priebeau, P. Décarreau et J. Boyte.

Prix du Marché de Détail de Montréal

Montréal, 30 août 1878.

Market price table for Montreal. Categories: FARINE, GRAINS, LÉGUMES, LAITIÈRE, VOLAILLES, GIBIERS, VIANDES, DIVERS. Lists prices for various goods like flour, grain, butter, etc.

Marché aux Bestiaux

Table of livestock market prices. Lists prices for items like beef, milk, veal, mutton, etc.

AVIS SPECIAL

A tous ceux qui souffrent des erreurs et des indiscretions de la jeunesse, de la faiblesse nerveuse, de décrépitude et de perte de vitalité, j'enverrai, gratis, une recette qui les guérira. Ce grand remède a été découvert par un missionnaire dans l'Amérique du Sud. Envoyez votre adresse au REV. JOSEPH T. EMAN, Station D, New-York.



Contrat de la Malle

DES SOUMISSIONS, adressées au Maître-Général des Postes, seront reçues à OTTAWA, jusqu'à MIDI,

Vendredi, le 20 Septembre

prochain, pour le transport des Malles de Sa Majesté, sous les conditions d'un contrat pour un terme de quatre années, dans chaque cas, entre les bureaux ci-dessous mentionnés, à commencer du 1er JANVIER prochain :

- BROUGHTON et SAINT-JOSEPH, deux fois par semaine ;
- HEMISON et STANDON, deux fois par semaine ;
- LES ESCOU MAINS et TADOUSSAC, trois fois par semaine ;
- METHOFS MILLS et SAINT-FLAVIEN, deux fois par semaine ;
- NICOLET et SAINTE-MONIQUE, six fois par semaine ;
- RIVIERE DU LOUP et EDMUNSTON, six fois par semaine ;
- SANBOEN et SOUTH HAM, une fois par semaine ;
- SAINTE ANNE DE BEAUPRÉ et SAINT-FEREOL, trois fois par semaine ;
- SAINTE-FREDERIC et SAINT JOSEPH, une fois par semaine ;
- SAINTE FLAVIE et la STATION DU CHEMIN DE FER, douze fois par semaine ;
- SAINTE RAPHAEL et la STATION DU CHEMIN DE FER, six fois par semaine.

Des avis imprimés, contenant des renseignements plus détaillés relativement aux conditions du contrat projeté, pourront être vus aux Bureaux de Poste ci-dessus mentionnés, et aux bureaux intermédiaires, ou l'on pourra, aussi, se procurer des formules de soumissions.

WILLIAM G. SHEPPARD, Inspecteur des Postes.

Bureau de l'Inspecteur des Postes, Québec, 5 août 1878.



CANAL LACHINE.

AVIS AUX ENTREPRENEURS.

Des soumissions cachetées adressées au Secrétaire des Travaux Publics et portant à l'ombro : " Soumission pour le Canal Lachine," seront reçues à ce bureau jusqu'à l'arrivée des malles de l'Est et de l'Ouest, MARDI, le 18ème jour de SEPTEMBRE prochain, pour le creusement, l'agrandissement et l'achèvement de cette partie du canal Lachine, maintenant connue sous la dénomination de section 2, et autrefois appelée " Rock Cut".

Le plan démontrant l'endroit où se font ces travaux ainsi que les devis de ce qu'il reste à faire, pourront être examinés à ce bureau, ou au bureau du canal Lachine, à Montréal, le et après VENDREDI, le 6ème jour de SEPTEMBRE prochain.

Les entrepreneurs sont priés de se rappeler que les soumissions ne seront examinées que tant qu'elles seront faites suivant les formalités voulues, et dans le cas de sociétés de commerce, à moins que les signatures actuelles y soient, devront faire connaître la nature de l'occupation et la résidence de chaque membre de cette société ; de plus, un chèque accepté de la somme de deux mille pastres doit accompagner la soumission, laquelle somme sera confisquée si le soumissionnaire ne veut accepter le contrat aux prix spécifiés dans les soumissions. Le chèque sera remis aux entrepreneurs dont on n'acceptera pas la soumission.

Afin que le contrat soit dûment exécuté, on exige une sûreté satisfaisante par le dépôt d'argent jusqu'au montant de cinq pour cent sur la somme totale du contrat ; de laquelle somme le montant envoyé avec la soumission ne sera pas partie.

On ne paiera que quatre-vingt-dix par cent sur l'ouvrage fait jusqu'à ce qu'il soit tout terminé. A chaque soumission devront être attachées les signatures actuelles de deux personnes responsables et solvables dans la Puissance, consentant à se porter cautions pour l'exécution de ces conditions, aussi bien que de la due exécution des ouvrages que le contrat embrasse.

Le département ne s'engage pas, cependant, à accepter la plus basse des soumissions ni aucune d'elles.

(Par ordre)

F. BRAUN, Secrétaire.

Département des Travaux Publics, Ottawa, 13 août 1878.

PORTRAITS

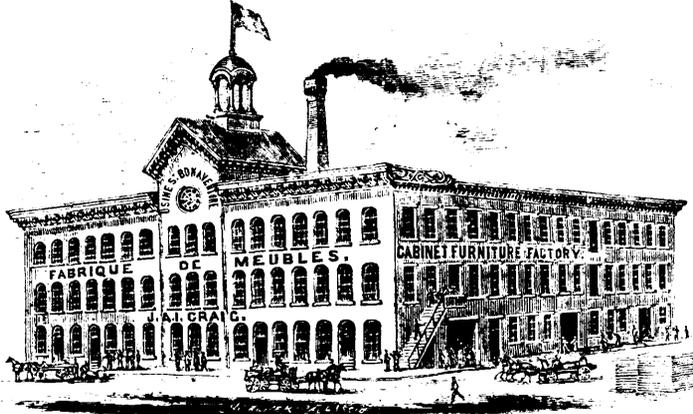
DE

Pie IX et de Léon XIII

La COMPAGNIE BURLAND-DESBARATS, propriétaire de L'Opinion Publique, offre en vente les portraits de Sa Sainteté PIE IX et du pape actuel, LEON XIII, sur papier très-fort et convenables pour être encadrés, pour \$10.00 le 100. Prix, au détail, 20 centimes.

Adresser les commandes au bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

MANUFACTURE
478, RUE ST. BONAVENTURE.



MAGASIN DE DETAILS
403, RUE NOTRE-DAME.

MANUFACTURE DE MEUBLES

DE

CRAIG & CIE.

L'un des meilleurs et des plus grands établissements Canadiens-français du pays.



Sainte - Anne, Rivière Ottawa.

AVIS AUX ENTREPRENEURS.

Des soumissions cachetées, adressées au secrétaire des Travaux Publics et endossées : " Soumission pour le Canal et l'Écluse à Sainte-Anne," seront reçues à ce bureau jusqu'à l'arrivée des malles de l'Est et de l'Ouest, MARDI, le 24ème jour d'OCTOBRE prochain, pour la construction d'une écluse et la formation des approches du côté vers la terre de l'écluse actuelle à Sainte-Anne.

Une carte de la localité, ainsi que les plans et spécifications des travaux à faire, peuvent être vus à ce bureau et au bureau de l'ingénieur résidant à Sainte-Anne, le et après MARDI, le 24ème jour de SEPTEMBRE prochain, ou on trouvera des formules de soumissions imprimées.

Les entrepreneurs sont priés de se rappeler que les soumissions ne seront prises en considération que si elles sont strictement faites en conformité avec les formules imprimées—dans le cas d'associations, que si elles sont accompagnées de signatures actuelles avec la nature de l'occupation et le lieu de résidence de chaque membre de l'association ; et de plus, un chèque de banque accepté pour la somme de deux mille pastres, devra accompagner la soumission, laquelle somme sera confisquée si la personne qui fait des offres refuse d'accomplir le contrat pour les travaux aux prix et aux conditions mentionnés dans l'offre qui aura été faite.

Le chèque ainsi envoyé sera remis aux parties respectives dont les offres n'auront pas été acceptées. Pour le fidèle accomplissement du contrat, on exigera une garantie satisfaisante par un dépôt d'argent au montant de cinq pour cent sur la somme totale du contrat, dont la somme envoyée avec la soumission sera considérée former partie.

Quatre-vingt-dix pour cent seulement seront payés sur l'évaluation progressive jusqu'à ce que les travaux soient terminés.

A chaque soumission devront être annexées les signatures actuelles de deux personnes responsables et solvables demeurant dans la Puissance, et voulant devenir cautions pour l'accomplissement des conditions, ainsi que pour le fidèle accomplissement des travaux que le contrat embrasse.

Le Département ne s'engage pas, cependant, à accepter la plus basse ni aucune des soumissions.

(Par ordre)

F. BRAUN, Secrétaire.

Département des Travaux Publics, Ottawa, 19 août 1878.

BOTANIQUE

" Cours Élémentaire de BOTANIQUE et FLORE DU CANADA," à l'usage des maisons d'éducation, par L'ABBÉ J. MOYEN, professeur de sciences naturelles au collège de Montréal.

1 Volume in-8 de 334 pages orné de 46 planches. Prix : Cartonné, \$1.20.—Par la poste, \$1.30. \$12.00 la douzaine—et frais de port.

Le Cours Élémentaire seul (62 pages et 31 planches) : Cartonné, 40c.—\$4.00 la douzaine. Le même, broché, 30c.—\$3.00 la douzaine.

S'adresser à

LA CIE. BURLAND-DESBARATS, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

"L'INTENDANT BIGOT"

PAR JOSEPH MARMETTE.

Brochure de 94 pages grand 8vo. Prix : 25 Centimes. Une remise libérale est faite aux Libraires et aux Agents.

S'adresser à

LA CIE. BURLAND-DESBARATS, 5 et 7, Rue Beury, Montréal.

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH

CADIEUX & DEROME, 207, RUE NOTRE-DAME, 207, MONTREAL.

Messieurs Cadieux et Derome ont toujours en mains un grand assortiment de Livres pour les Messieurs du Clergé et les Communautés religieuses. Livres classiques, Livres de prières, bonnes lectures pour les familles, Tapissierie, Papiers, Cartes à jouer, Gravures, Images, Chapetelets, Mémoires, etc., etc.

Les Cahiers d'écriture de Paysons, Danton & Scribner et les Cahiers de dessin de Bartholomew se trouvent aussi à leur établissement, ainsi que les nouvelles Cartes Géographiques adoptées par le Conseil de l'Instruction Publique.

H. C. CADIEUX, L. J. A. DEROME. *Ex-avant employés de la maison J. B. Rolland & Fils*

Musique Nouvelle!

ROMANCES FRANCAISES.

- Après l'hiver..... 50 centimes.
- A ma fenêtre..... 50 "
- Branche d'aubépine..... 40 "
- Blanche colombe..... 35 "
- La Bouquetière de Marly..... 25 "
- Le banc de pierre..... 50 "
- Clair de lune..... 50 "
- Confiance..... 50 "
- Les deux Mères..... 35 "
- Enfants d'un jour..... 50 "
- Enfants et fleurs..... 35 "
- Fleurs de souvenir..... 50 "
- L'heure attendue..... 50 "
- Jean Mathurin..... 30 "
- Lisette, vous n'en saurez rien..... 50 "
- Rose..... 50 "
- Sous d'autres cieux..... 50 "
- Une larme..... 25 "

VAISES POUR PIANO.

- Céleste..... 60 centimes.
- La boulangère à des œufs..... 60 "
- Créole..... 60 "
- Carmen..... 60 "
- Femmes et fleurs..... 60 "
- Le fleuve d'or..... 60 "
- Madame l'archiduc..... 60 "
- La timbale d'argent..... 60 "
- Valse du rire..... 80 "

En vente chez A. LAVIGNE, Éditeur de musique, Importateur de pianos et harmoniums, 25, rue Saint Jean, (Banque d'Épargne), Québec.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables.

9-19-52-189

Maison Lorge & Cie.,

(Établie en 1848.)

No. 21, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL.

Cet établissement est un des plus anciens, des plus connus et des plus achalandés de Montréal, et les Chapeaux sortant de la Maison LORGE & CIE sont de qualité supérieure. Aussi nous engageons fortement tous nos lecteurs à visiter cet établissement, et nous sommes convaincus qu'ils en reviendront pleinement satisfaits. 9-24-13-202.

NOUVEAU PROCÉDÉ.

PHOTO-ELECTROTYPE.

La Cie. Burland-Desbarats, Nos 5 et 7, RUE BLEURY,

à l'honneur d'annoncer qu'elle seule a le droit d'exploiter à Montréal le nouveau procédé pour faire des ELECTRO-TYPIES avec des

DESSINS A L'ENCRE ET A LA PLUME

Gravures sur bois, on Photographies,

convenables pour être imprimées sur toutes espèces de presses typographiques. Ce procédé évite tout le travail manuel du graveur, et permet aux Propriétaires de fournir aux Imprimeurs ou Éditeurs des ELECTROTYPES de livres ou autres publications, de format agrandi ou rapetissé, à très-bon marché. On attire tout particulièrement l'attention des hommes d'affaires sur ce nouveau procédé, qui combine une lacune dans l'imprimerie, et dont les résultats sont magnifiques et à bien bon marché.

ESSAYEZ-LE!

LES PRIX SONT A LA PORTEE DE TOUS.

La Cie Américaine des Orgues de Smith, Boston, Mass.

Cette Compagnie, établie depuis plus de vingt-six ans, et qui a déjà fabriqué plus de QUATRE-VINGT MILLE INSTRUMENTS, attire l'attention du peuple des Provinces Britanniques sur ses

Styles nouveaux et élégants pour 1878.

Les Orgues de cette Compagnie se distinguent de tous les autres par leur ton pur, résonnant et qui hâte la voix humaine. Leur excellence est le résultat d'expériences prolongées et soignées ; le mécanisme est parfait et sans défaut ; on n'y emploie que les meilleurs matériaux, et nul instrument n'est livré qu'après avoir été scrupuleusement essayé.

Cette excellence se fait remarquer

dans les Orgues du plus bas prix comme les plus coûteux.

La Compagnie emploie un dessinateur architecte de talent et de mérite reconnus ; les boîtes sont toutes des modèles de beauté et de symétrie, et conviennent pour servir dans les résidences privées aussi bien que dans les Églises.

Ceux qui résident à peu de distance de Montréal peuvent s'adresser aux agents de la Compagnie.

MM. LAURENT, LAFORCE & Cie.

Correspondance sollicitée. Des catalogues, etc., sont expédiés franco sur demande.

LA CIE. AMERICAINE DES ORGUES DE SMITH, Fremont Street (vis-à-vis Waltham Street), Boston Mass., E.-U. 9-23-26-192.



ÉCOLE DE NAVIGATION DU GOUVERNEMENT DE QUÉBEC.

Cette école se tient dans l'édifice de l'Assemblée Législative, sous la direction de William C. Seaton, écuyer, professeur de navigation de la Société des Marchands Aventuriers de Bristol, Angleterre.

Les termes sont comme suit : L'école est ouverte tous les jours pendant l'année, excepté depuis le premier juillet jusqu'au dernier (d'août), depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre heures de relevé.

Le programme des études est comme suit :

PREMIER COURS.

Pour la préparation des aspirants aux certificats de capacité de capitaine ou de contre-maître, accordés, après un examen satisfaisant, par le Bureau des Examineurs de la Puissance du Canada. Ce cours comprendra l'emploi des logarithmes ; la navigation proprement dite ; la manière de faire le point ; trouver la latitude par la hauteur méridienne du soleil, d'une étoile, par une hauteur de circonférence du soleil ; trouver la longitude par le chronomètre ; la variation et la déviation de la boussole par une amplitude, par l'azimut ; trouver le temps de la haute marée ; la correction des sondages ; faire des observations pour former une table des déviations de la boussole, son explication et aussi le tracé et l'usage du diagramme de Napier, l'usage des cartes marines, des instruments ; les règlements concernant les bâtiments en route, et tous les autres sujets compris dans l'examen de *prima vista* que les aspirants ont à subir devant le Bureau des Examineurs de la Puissance.

DEUXIÈME COURS.

Une étude plus étendue de la navigation pratique et de l'astronomie nautique. Trouver la latitude par la hauteur méridienne de la lune, des étoiles circumpolaires, par une hauteur méridienne de la polaire, par deux hauteurs d'un corps céleste (méthodes de Sumner et de Ivory) ; trouver la longitude par deux hauteurs, par des distances lunaires, régulariser le chronomètre par des hauteurs égales, l'emploi de l'horizon artificiel ; les lois des tempêtes, etc., etc.

TROISIÈME COURS

Partie théorique.

Études mathématiques des différentes règles et formules, en usage dans la science nautique.

Les honoraires d'entrée seront de \$15 pour ceux qui étudieront dans le but d'obtenir le certificat de contre-maître devant le Bureau des Examineurs de la Puissance du Canada, et de \$20 pour ceux qui étudieront pour passer comme capitaines ; et les étudiants qui auront payé leurs honoraires d'entrée auront droit de suivre les cours de l'école, sans aucune autre charge en aucun temps, jusqu'à ce qu'ils aient obtenu leurs brevets devant le Bureau des Examineurs de la Puissance.

S'il est établi des examens extraordinaires devant le Bureau des Examineurs de la Puissance, la préparation à ces examens extraordinaires des aspirants, qui auront suivi les cours de l'école, sera gratuite.

Le directeur de l'école fera tous les mois, à l'Honorable Secrétaire-Provincial, un rapport montrant le nombre et les progrès des élèves, et aussi le nombre des candidats de l'école qui auront subi, avec succès, leurs examens devant le Bureau des Examineurs de la Puissance, pour des certificats de capitaines ou de contre-maîtres.

Ceux qui désireront entrer à l'école en feront la demande au Secrétaire-Provincial, ou à W. C. Seaton, écuyer, à Québec.

Par ordre,

F.-G. MARCHAND,

Secrétaire de la Province de Québec.

9-4-52-168

JOS. ROUSSEAU,

PEINTRE DE MAISONS ET D'ENSEIGNES,

No. 333, Rue Saint-Laurent,

3 m. MONTREAL.

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS.